

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 603.—SAMEDI, 23 NOVEMBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ASSASSINAT DE LA REINE DE CORÉE.—Dessin de Lionel Royer

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 NOVEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc. — Poésie : Les âges du cœur, par Henri de Fleurigny. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Le R. P. A. McGarry. — Nouvelle : Deux victimes, par Ribon. — Le collège Saint-Laurent, par L. H. Tremblay. — Conseils pratiques. — Poésie : La vigne, par Benjamin Sulte. — L'hirondelle du presbytère, par Henry Greslé. — Frivolité, par Viollette. — Pour les dames. — M. Gustave Droz. — Carnet du *Monde Illustré*. — L'entrée dans le monde, par Gustave de Juilly. — L'assassinat de la reine de Corée. — Le coin des enfants : Poésie : L'oreiller d'une petite fille, par Mme Desbordes-Valmore ; Pourquoi ? par Robin Deshayes ; Une bonne leçon, par Lisette. — Primes du mois d'octobre. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les échecs. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—L'assassinat de la reine de Corée. — La guerre à Madagascar : Le désarmement des troupes Hovas à Tananarive (double page). — Portraits : Le R. P. A. McGarry, supérieur du collège Saint-Laurent ; le lieutenant-colonel Prevost ; M. Gustave Droz. — Vue du collège Saint-Laurent. — Gravure de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

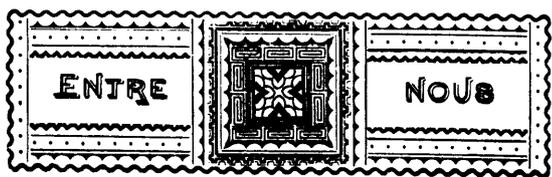
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



*** — Il paraît qu'il fait des merveilles.
— Qui ?
— On n'a qu'à demander.
— A qui ?
— N'importe quoi... on est certain de l'avoir.
— Comment ?
— Si vous avez perdu quelque chose, si vous désirez que votre entreprise réussisse, si vous voulez revenir à la santé, etc., etc., demandez-le lui.
— Mais, à qui ?
— Seulement, je vous préviens, il faut vous hâter. Profitez de ce qu'il est bien disposé.
— Qui ?
— Vous comprenez, c'est le sept centième anniversaire de sa naissance et, comme tout homme de bonne compagnie et riche, il en profite pour faire du bien à ses amis.
— De grâce ! qui ?
— Vous me direz peut-être qu'il est bien vieux et que c'est une fumisterie que je veux vous faire, mais je vous assure que c'est la vérité.
— Qui, enfin ?
— Si je pouvais me rappeler tout ce que j'ai

entendu dire à ce sujet, je vous raconterais des choses étonnantes qu'il a faites.

— Qui ? que diable !...

— Il n'y a pas de diable, là-dedans. Vous savez que je ne suis pas très fort sur les miracles, mais, enfin, il faut ajouter foi aux témoignages de personnes très respectables, et on doit bien admettre qu'il fait des choses étonnantes.

— Voulez-vous me dire qui, ou bien je m'en vais.

— Qui ? qui ? Saint Antoine de Padoue, parbleu !

*** Saint Antoine de Padoue, par ci, saint Antoine de Padoue, par là, on n'entend parler que de saint Antoine de Padoue.

En fait de saint Antoine—je vous avoue humblement mon ignorance—je n'avais souvenance que de celui que la légende et la gravure ont popularisé, du saint Antoine entouré de monstres hideux, de gnômes grimaçants et faisant la sourde oreille aux choses... aux choses très intéressantes que lui dit une fort jolie dame. Et je me souvenais aussi très bien du compagnon du grand saint, le fameux cochon de Saint-Antoine, cet ami fidèle des jours d'ennui.

Saint Antoine de Padoue n'est pas du tout le même.

Celui-ci vit le jour à Lisbonne, en 1195 ; c'est ce qui explique le redoublement de ferveur dont ses fidèles font preuve, cette année, et ceux-ci affirment qu'il ne refuse rien à ceux qui l'invoquent.

Et voici ce que l'on m'a conté l'autre jour :

Madame X..., mère de trois charmantes fillettes, voyant la brise devenir plus mordante, se dit, la semaine dernière, qu'il était temps de prendre des précautions contre l'hiver et qu'il fallait songer aux couvre-chefs de ses enfants. Joignant aussitôt l'action à la pensée, elle fit un paquet des trois casques de fourrure des jeunes filles, et s'en fut chez le marchand de pelleteries pour les faire réparer, mais grand fut son désappointement en constatant au magasin qu'elle n'avait plus que le contenant du paquet et que le contenu avait disparu.

La perte n'était pas mince, puisqu'elle se chiffrait par une trentaine de dollars.

Que faire ? Une église était proche, elle y entra et, se souvenant que l'on parlait beaucoup de saint Antoine de Padoue, elle le pria avec ferveur de lui faire retrouver les objets perdus.

Plusieurs jours se passèrent et, comme elle avait raconté son aventure à ses amis, ceux-ci ne se firent pas faute de la plaisanter à chaque rencontre :

— Eh bien, madame, et les casques ? et saint Antoine de Padoue ?

— Ne m'en parlez pas, je crois qu'il est sourd.

Le lendemain, c'était la même chose, tant et si bien que cela commençait à devenir agaçant.

Une après-midi que Mme X... causait encore, devant le palais de justice, de cette affaire de casques qui était presque devenue populaire, un inconnu s'approcha d'elle :

— Pardon, madame, je vous entends parler de perte de casques de fourrure, pouvez-vous me dire où vous les avez perdus et combien il y en avait ?

— Trois, et j'ai dû les perdre pendant le trajet, de chez moi, rue..., au magasin de M. Z...

— C'est bien cela, ma petite fille les a trouvés et si vous voulez les envoyer prendre chez moi, voici mon adresse.

C'étaient bel et bien les casques en question !

Et je vous garantis l'authenticité de la chose, je pourrais même donner les noms des personnes.

*** O grand saint Antoine, qui écoutez les prières des pauvres humains, daignez prêter une oreille attentive à ma supplique ?

Saint Antoine—de Padoue—je précise, pas l'autre—envoyez, je vous en prie, envoyez au plus vite quelques mille dollars au chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ, qui chante vos louanges et les hauts faits dont vous êtes le héros !

Saint Antoine - de Padoue—soyez bon pour les miséreux, les pauvres qui n'ont ni feu ni pain. Donnez la santé aux faibles et tapez sur les millionnaires tant que vous pourrez, c'est bien leur tour !

Saint Antoine, avant que l'année du sept centième anniversaire de votre naissance ne s'achève, daignez ouïr mes vœux, et votre requérant ne cessera de prier.

*** On s'instruit tous les jours.

J'ignorais, jusque dernièrement, qu'il fût d'usage dans un certain monde de faire, la veille ou l'avant veille d'un mariage, une répétition de la cérémonie devant être célébrée le lendemain ou le surlendemain.

Dans mon ignorance de ce qui se passe dans les régions milliardaires, je croyais qu'on s'y mariait comme nous le faisons et qu'on ne considérait pas cet acte si sérieux comme devant servir de prétexte à une sorte de représentation théâtrale.

Je pataugeais dans les marécages de l'erreur, et c'est M. Marlborough qui vient de m'en tirer.

Deux jours avant les épousailles, les mariés, filles et garçons d'honneur, témoins, musiciens, ont eu une répétition en règle de la cérémonie, et le spectacle ne devait pas manquer de piquant.

Cet usage est nécessité, paraît-il, par la complication des mouvements des principaux acteurs et des comparses de la représentation qui entoure le mariage des gens follement riches.

On nous a donné un aperçu des toilettes et des bijoux de la mariée ; c'est à rendre enragés les pauvres diables.

Et je pensais alors au mot d'Alphonse Karr : " Le mariage est d'institution divine, mais quand Dieu l'a constitué, la parure d'une femme n'avait rien de ruineux."

*** Ce nom de Marlborough que l'on vient de tant entendre, depuis un mois, sonne assez mal aux oreilles françaises ; il nous rappelle de mauvais jours que le peuple a cherché à oublier en chantonnant celui qui en avait été l'une des causes principales.

Le premier duc de Marlborough dut ce titre à la trahison. La chose n'était pas rare sous la royauté, pas plus en Angleterre qu'en France.

John Churchill était, comme vous ne l'avez pas oublié, fils d'un seigneur proscrit par Cromwell pour son attachement à Charles Ier. Nommé page du duc d'York, il apprit la guerre en Flandre, sous Turenne et Condé. Ce fut un trop bon élève que formèrent ces deux célèbres capitaines, car il se servit plus tard de leurs leçons pour faire subir de graves échecs aux armes françaises.

Fidèle d'abord à la cause de Jacques II, il le trahit bientôt et joignit les rangs de Guillaume d'Orange qui le récompensa en le nommant duc et lieutenant-général de ses armées.

C'était un excellent soldat, mais sans aucun

LES AGES DU CŒUR

Vingt ans : premier amour ! Vingt ans :
Un feu léger de cassolette,
Un simple jeu d'escarpolette
Dans les buissons frais du printemps !

Trente ans : l'âge aux amours brûlantes :
Un soleil d'or toujours fêté,
Une moisson de fleurs troublantes,
Dans les buissons roses d'été !

Plus tard, c'est l'amour monotone :
Lueur de torche qui s'éteint,
Visite au terme vite atteint
Dans les buissons jaunes d'automne !

Après !... Les raisins sont trop verts ;
L'amour n'est plus qu'un souffle vague,
Qui parfois encore extravague
Dans les buissons... creux des hivers !

HENRI DE FLEURIGNY.

A BATONS ROMPUS

J'ai joué, il y a quelques jours, d'un spectacle si ravissant, que je ne puis résister au plaisir d'en faire part aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tant je sais qu'ils aiment le beau, cette voie qui conduit au bien.

Me promenant, par une de ces dernières belles journées d'automne, j'aperçus, la montagne couverte de givre. Elle me fit l'effet d'une aïeule aux cheveux blanchis, regardant, couvant amoureusement sa descendance

En effet, la montagne, plus vieille que Montréal, n'est-elle pas, pour ainsi dire, l'œuf d'où est sortie la majestueuse et merveilleuse métropole du Canada ?

Sans elle, dont la crête s'élance vers les cieux, est-ce que Maisonneuve aurait pensé de creuser le sol de son épée pour y planter la croix ? Et alors un monde de souvenirs, de pensées, d'espérance m'emplissait la tête, le cœur, l'âme...

Et perdus dans les nuages dont le soleil diamantait ses arbres, ses verdure, ses mousses que reliaient entr'eux des fils de givre que je prenais pour des fils de la Vierge, au mois de mai, je me disais qu'une statue, élevée sur la montagne, tout comme celle de Notre-Dame de Fourvières, rendrait l'idée, l'expression, le sentiment des cœurs reconnaissants de "Ville-Marie."

* *

Commençant par "La reine des femmes", je vais, par ce temps de grippe, de sombre et de batailles plumitives, parler de la plus belle moitié du genre humain. Cela me mettra un rayon de soleil au cœur. Et d'abord parlons de la femme-culotte, cet hermaphrodisme du vêtement. Vous avez certainement entendu parler de cette femme, laquelle, pour subvenir aux besoins de sa famille, portait le costume masculin depuis huit ans, et cela à la barbe de la police. S'il s'est trouvé un juge pour la condamner, il s'est trouvé une *fourrenne* partout qui n'est pas de l'avis du juge. Sans vouloir discuter avec ce plumitif, plus léger que sa plume, je me suis demandé ce que penserait cet individu s'il voyait un de ses congénères habillé en femme pour gagner sa vie. Halte-là ! Zolaïste, un peu de pudeur.

Du reste, aux champs où la femme travaille comme un homme ; en France, où la femme travaille comme manœuvre, est-ce qu'elle porte le costume d'homme ?

Non. Elle se contente de porter caleçon. Espérons que cet androgyne, dont Fontanes a dit :

"Homme et femme à la fois, et dont le corps hideux
Des deux sexes formé, diffèrait de tous deux,"

ne sera pas le précurseur de la femme *fin de siècle*, cet être hétérogène auquel travaillent certains esprits malades. Si cela arrivait, ce serait aussi monstrueux que le produit de la carpe et du lapin.

Cette histoire de culottes me rappelle un souvenir historique. En France, il n'y a eu, à ma connaissance, que deux femmes qui aient eu l'autorisation du port légal du costume masculin : feu Georges Sand, autrement dit Mme Dudevant, et Rosa Bonheur. Non qu'elles ne fussent femmes dans toute la noble acception du mot et du cœur. Or, voici ce qui est arrivé à Georges Sand.

Un jour, en cherche d'aventures, elle voulut, avec quelques amis, visiter la Grande Chartreuse. Vous savez que les femmes ne sont pas admises dans ce sanctuaire. Elle sonna, et le portier vint ouvrir. A peine l'eût-il dévisagée, que le bon frère portier lui dit très dévotement et en baissant les yeux :

— Pardon, monsieur, mais les dames ne sont pas admises ici.

C'était un ancien général qui avait fui la guerre de ce monde pour faire l'assaut du ciel, et qui avait autrefois connu madame Dudevant.

* *

Les chapeaux des femmes qui vont au théâtre font beaucoup parler d'eux depuis quelques temps. Aussi, pourrait-on se demander si les femmes vont au théâtre pour se distraire, ou bien si elles y vont pour y exhiber leurs chapeaux.

Quoi, madame, vous possédez l'un des plus beaux apanages de la beauté féminine, et vous ne le laissez pas voir aux yeux des mortels ! Permettez-moi de vous dire que cela n'est pas bien et que votre beauté en souffre. Il est tellement vrai que la chevelure est l'un des plus beaux ornements de la femme, que Dieu, dans son amour pour nous, y a semé à profusion toute la science de l'esthétique.

Ainsi, à l'époque où les femmes ne s'habillaient ni en femmes ni en hommes, Eve, par exemple, avait une chevelure pour laquelle il lui aurait fallu douze coiffeurs. Cette chevelure qui lui servait de vêtement primitif, était, dit-on, rutilante le matin, blond-épi à midi et noir ébène le soir. C'était une manière comme une autre, mais plus économique pour Eve, de changer de toilettes trois fois par jour. Aussi, les fournisseurs s'en plaignaient-ils.

Or, vous, filles d'Eve, dont les nattes de cheveux servent à mettre la corde au cou de beaucoup d'hommes, vous vous obstinez à nous cacher les frondaisons de votre beauté. Eh bien ! ne vous en déplaie, nous les verrons malgré vous. Voici comment : Que l'administration du théâtre français, dans sa bonté paternelle, fasse entrer dans un salon toutes les dames coiffées, qu'une main élégante et fine les décoiffe et qu'elle pique gracieusement, dans la tête des récalcitrantes une fleur : bleue pour les blondes, rouge pour les brunes, blanche pour les... rouges... s'il y en a. La femme ne résistera pas à cette délicate attention féminine, car, femmes et fleurs, cela ne fait qu'un.

* *

Entendu dans le vestibule du théâtre français :

— Sais-tu pourquoi les femmes restent coiffées, au théâtre ?

— Non.

— C'est par ce qu'elles ont un... faux toupet.

Anton P. Labat

sens moral ; il était d'une ambition demeurée et ne cherchait qu'à faire de l'argent, toujours de l'argent. Il mourut extrêmement riche.

Ce sont les millions annexés par l'ancêtre que le duc actuel vient de mélanger avec les millions de la jeune Américaine.

Ils feront sans doute bon ménage, car les pièces d'or n'ont pas de passé et s'occupent peu de la roture ou de la noblesse de leurs propriétaires.

* * Est-ce que l'histoire de Jean Valjean va se répéter ?

Vous n'avez peut-être pas lu l'histoire de Jean Valjean, le héros principal des *Misérables* de Victor Hugo ?

Jean Valjean est un pauvre diable qui, crevant de faim, brise, un soir, la vitrine d'un boulanger et vole un pain. "Vol avec effraction" ; il est condamné au bagne.

Au commencement de ce mois, un individu, dont je ne me rappelle plus le nom, a comparu devant la cour criminelle de Montréal, pour avoir volé un sac de pommes de terre.

Combien valait ce sac ?—Un dollar, si vous voulez. Je sais que l'évaluation est excessive, mais admettons l'hypothèse.

Quelques jours auparavant, devant une cour criminelle similaire, un autre individu avait subi son procès, pour vol d'une somme énorme, quelque chose comme cinquante mille dollars.

Or, voici ce qu'il est résulté des deux causes.

Le voleur de cinquante mille dollars a été condamné à vingt-trois mois de prison.

Le voleur de patates—deux minots—a eu cinq ans de pénitencier.

Morale :

Volez beaucoup de dollars et jamais de patates.

* * Avez-vous entendu parler d'une bataille à coups de poing, qui devait avoir lieu entre deux paresseux, Corbett et Fitzimons ?

Il paraît que cela a beaucoup préoccupé certains gens.

Le combat a raté, faute de combattants.

Cela est bien fâcheux, sans doute, mais, d'un autre côté, il faut admettre que ces sortes de rencontres ne sont arrangées que pour amuser les badauds et leur extorquer de l'argent.

Fitzimons ne s'étant pas rendu au rendez-vous de l'autre assommeur, Corbett est resté champion des gens qui n'ont pas le courage de gagner leur pain d'une manière honnête.

* * Les Musulmans massacrent les chrétiens en Arménie.

Ils ont tort.

Les chrétiens,—catholiques, protestants et grecs,—protestent.

Ils ont raison.

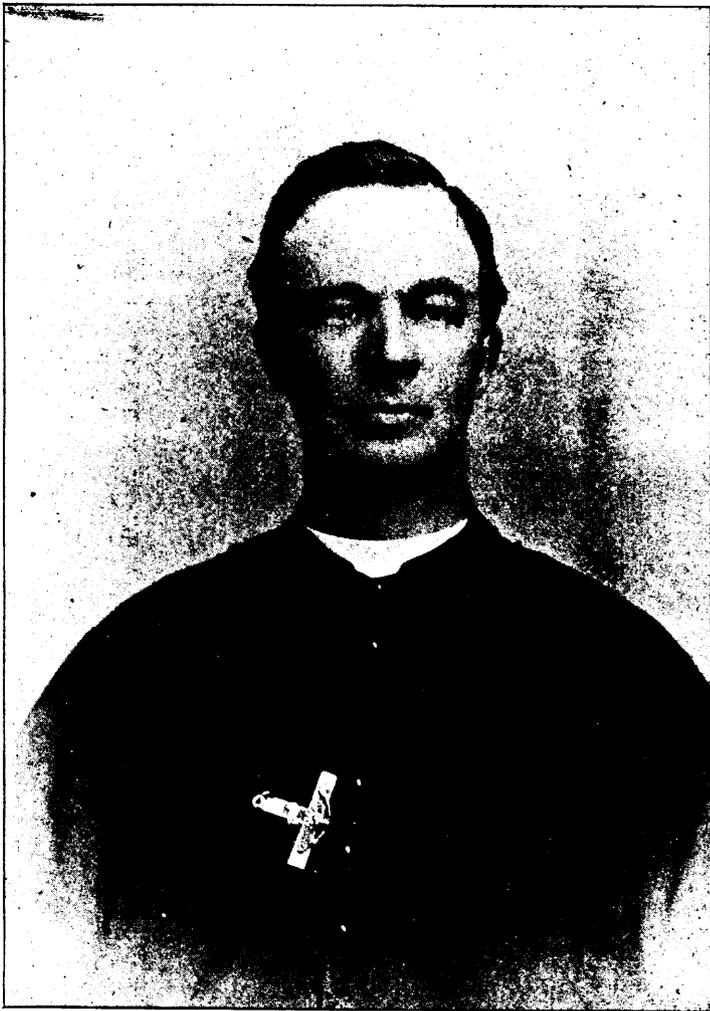
Les chrétiens vont rappeler les musulmans à l'ordre.

Tant mieux !

Est-ce que tous les chrétiens ne pourraient pas s'entendre d'une manière permanente et ne plus former qu'un seul clan, c'est-à-dire reconnaître les mêmes lois religieuses, puisqu'ils sont d'accord sur la base ?

Il me semble que tout n'en serait que mieux. Ah ! si Léon XIII pouvait vivre encore vingt ans !

Anton P. Labat

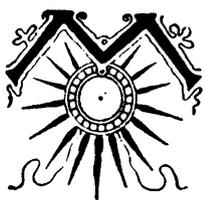


LE RÉV. P. A. MCGARRY
SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE SAINT-LAURENT

Le R.P. McGarry est né à Margaree, Cap Breton, et est âgé de quarante-neuf ans. Il fit ses premières études au collège d'Antigonish, Nouvelle-Ecosse, son cours classique à Saint-Laurent et son cours de théologie à la maison-mère de la Côte-des-Neiges. Ordonné prêtre en 1875, il est resté depuis attaché au collège de Saint-Laurent, d'abord comme préfet des études,—position qu'il a occupée pendant quinze ans,—puis subséquemment comme professeur de philosophie, jusqu'au 1er de mars 1874, alors qu'il fut élevé à la haute charge de supérieur.

Le R.P. McGarry est un savant et un linguiste de renom, et parle également bien les deux langues. De nationalité irlandaise, il est, sous ce rapport, le type de cette gentillesse si caractéristique de sa race.

DEUX VICTIMES



ELLE Blanche de Villemire était une charmante jeune fille qui venait d'atteindre sa dix-huitième année. Noble, distinguée, charitable autant que belle, elle avait su captiver l'attention d'un jeune officier de l'armée

qui, du reste, était bien vu de la jeune fille.

Alfred de Mirepont, âgé de vingt-cinq ans, était le fils d'un colonel français qui avait joué un rôle important dans la conquête de l'Algérie et avait trouvé la mort sur le champ d'honneur.

Le jeune Alfred, désireux d'embrasser la carrière de son père, était entré à l'École polytechnique à l'âge de dix-neuf ans, et au mo-

ment où nous le rencontrons pour la première fois, il venait d'en sortir avec le grade de lieutenant. Tout en héritant des goûts et des talents militaires de son père, Alfred possédait encore les hautes qualités du vieux colonel ; brave jusqu'à la témérité, noble et énergique, il aimait la France d'un amour véritable.

Comme on peut le voir par ce court tableau, Alfred de Mirepont était bien digne de la noble demoiselle Blanche de Villemire.

L'estime et l'admiration qu'éprouva d'abord le jeune officier à l'égard de la jeune fille se changèrent bientôt en un amour vif et sincère.

De son côté, Blanche était trop noble pour ne pas payer de retour ce jeune homme doué de si belles qualités et qui l'aimait si sincèrement.

Aussi, après six mois d'un amour inaltérable, Blanche de Villemire et Alfred de Mirepont se fiancèrent, au grand contentement des parents ; mais on retarda le mariage à l'hiver.

Hélas ! pauvres jeunes cœurs, ils ignoraient les terribles secrets de ce sombre mystère qu'on nomme : l'Avenir !

* *

Un mois après les fiançailles, un malheur affreux vint fondre sur ces deux innocentes victimes et faire évanouir leurs rêves de bonheur. On était au mois de septembre de l'année 1853, la France et l'Angleterre venaient de déclarer la guerre à la Russie.

En même temps que cette triste nouvelle, Alfred de Mirepont apprit que le 40^e régiment de l'infanterie de ligne, auquel il appartenait, devait faire partie de l'expédition. Cette nouvelle affreuse frappa le jeune officier comme d'un coup de foudre. Il hésita d'abord, et, pour la première fois, il trembla. Si la guerre avait éclaté un an avant, alors il n'eût pas reculé, il eût été heureux de se dévouer, mais

maintenant que l'amour s'était emparé de son cœur, il sentait qu'une puissance le retenait.

Se séparer de sa fiancée lorsqu'il était sur le point de voir la réalisation de tous ses rêves ? Mais c'était horrible ! inhumain !

D'un autre côté il voyait la France qui l'appelait et son cœur de soldat tressaillait à cette pensée. Alors une lutte affreuse se passa dans l'âme du jeune homme. Lutte noble, guidée par l'amour. Mais après quelques moments d'hésitation, Alfred résolut de tout sacrifier pour sa patrie, et la douleur dans l'âme, il s'écria :

—La France a besoin de moi, eh ! bien, j'irai où elle m'appelle et je quitterai pour elle, ma fiancée, ma douce Blanche, que j'aime le plus cordialement après Dieu et toi, ô belle France !

Quant à la pauvre Blanche, elle faillit s'évanouir en apprenant cette nouvelle ; mais comme son digne fiancé, elle possédait une énergie à toute épreuve : sa défaillance fut de courte durée. Sans doute elle souffrait beaucoup, mais surmontant sa faiblesse, elle fit son sacrifice, car elle aussi aimait la France.

Le jour du départ d'Alfred, sur le point de le quitter, elle lui dit ces paroles aussi nobles que courageuses :

—Cher Alfred, tu sais comme je t'aime, et tu sais aussi quel bonheur nous aurions goûté, si cette funeste guerre n'était venue détruire en un instant nos rêves d'avenir. Mais aujourd'hui un devoir impérieux t'appelle loin de moi ; tu dois obéir. Avant de m'appartenir, souviens-toi que tu te dois à la France. Eh ! bien, elle a besoin de toi, il lui faut des braves comme toi, réponds à son appel et reviens vainqueur. Il me semble qu'à ton retour tu me paraîtras encore plus illustre. Si toutefois, ajouta-t-elle en tremblant, tu dois tomber au champ d'honneur, alors ce sera à moi de mourir et je te jure que j'irai là-bas en Crimée, me sacrifier au soulagement des blessés français, jusqu'à ce que Dieu mette fin à mon martyre, car, toi mort, la vie est un martyre pour moi. Mais chassons ces idées sombres ; pars, Alfred, et reviens vainqueur.

Encouragé par ces paroles venant tout à la fois d'un cœur aimant et patriotique, le jeune officier prit la main de sa fiancée, et après un instant d'hésitation, il lui donna le premier baiser qui devait être le dernier.

—Au revoir, dit-il, et ne m'oublie pas !

* *

Hélas ! les craintes de Mlle de Villemire n'étaient que trop bien fondées. Dès son arrivée en Crimée, Alfred de Mirepont fut un de ceux qui eurent l'honneur de prendre part au premier engagement. Il fut en même temps, un des héros qui les premiers arrosèrent de sang français les vastes plaines de la Crimée. Au milieu de l'engagement, le régiment dont Alfred faisait partie fut désigné pour charger à la baïonnette. Alors, le jeune officier, ivre d'acharnement, se plaça devant sa compagnie, et l'épée levée, il cria à ses soldats :

—Amis, en avant ! Souvenez-vous de la France !...

Il n'en dit pas davantage ; une balle ennemie le frappa au cœur et il tomba vomissant le sang à pleine bouche. Un de ses camarades l'ayant vu tomber, s'élança pour le secourir ; s'étant approché de lui, il ne put qu'entendre ces mots :

—Mon Dieu ! Pauvre Blanche !...

Et ce fut tout. C'était le cri du fervent chrétien et de l'amant fidèle.

* *

A Paris, la pauvre Blanche se mourait d'inquiétude. Chaque jour, elle attendait quelque

lettre de son fiancé mais en vain. Un matin qu'elle revenait de l'église, où elle était allée prier pour celui qui se battait là-bas, elle trouva sur sa table une lettre.

Malgré son grand désir d'ouvrir cette missive, elle hésita ; elle était dans une cruelle angoisse, ignorant si ce message était porteur d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle.

Enfin, elle ouvre la lettre avec résolution et la lit. C'était le maréchal Saint-Arnauld, commandant en chef de l'expédition, et, très très intime du père d'Alfred de Mirepont, qui l'informait de la mort à la fois sainte et héroïque de son fiancé.

La jeune fille, croyant rêver, relut la lettre, mais à la seconde lecture, lorsque la sombre réalité fut manifeste pour elle, elle laissa échapper le papier de ses mains et, poussant un grand cri, elle tomba évanouie.

Revenue à elle-même, toute l'horreur de la situation lui apparut. Celui qu'elle avait rêvé pour époux, qu'elle aimait si tendrement, lui était maintenant ravi pour toujours ! Oh ! c'était pour elle un supplice horrible ! c'était un martyre !

La pauvre jeune fille était folle de douleur. Cependant, voyant que ce mal était sans remède, et, se rappelant ce qu'elle avait dit à son fiancé, en le quittant, elle recouvra tout son courage et, dans un élan de dévouement héroïque, elle dit :

— Alfred, mon bien-aimé, tu es mort vaillamment et glorieusement au champ d'honneur, à mon tour je veux me dévouer, je veux me sacrifier et souffrir jusqu'à ce que Dieu me fasse la grâce de me retirer de la vie.

Désormais, sa décision était prise, et ni la crainte des périls, ni les supplications de ses parents et de ses amis ne purent l'ébranler.

Elle voulait se sacrifier pour la France et rejoindre son fiancé.

* *

Dès le lendemain, ayant appris qu'une escadre devait partir, le soir même, pour la Crimée, Mlle de Villemire voulut profiter de l'occasion. Elle se rendit immédiatement au ministère de la guerre et sollicita la faveur d'aller se dévouer au soulagement des blessés, en Crimée.

Le ministre, en voyant cette jeune fille si distinguée venir l'implorer pour un semblable motif, soupçonna bien quelque peu son histoire mais, par délicatesse, il se garda bien de l'interroger.

Il essaya cependant de la détourner de son projet, en lui représentant toutes les fatigues qu'elle aurait à supporter, mais rien ne put ébranler le courage de cette jeune héroïne. Devant une telle énergie le ministre fut forcé de plier et il accepta, au nom de la France, l'offre généreuse de Mlle de Villemire.

Le soir, malgré les instances de ses parents qui voulaient la retenir, Blanche s'embarquait pour la Russie. Elle ne demeura pas oisive. A peine arrivée en Crimée, elle se mit courageusement à remplir sa sainte fonction. Nuit et jour elle était au chevet des blessés, pansant celui-ci, consolant celui-là, se chargeant d'un message pour une mère ou une sœur, travaillant toujours sans choisir les ouvrages.

Elle était pour le soldat un ange de charité et sa venue partout apportait la joie et la consolation. Après quatre mois d'un labeur pénible, Blanche tomba malade, atteinte des fièvres typhoïdes, qui sévissaient alors parmi les soldats.

Au bout de cinq jours, le médecin voyant ses efforts n'aboutir à rien, déclara que la malade était en danger. A cette nouvelle la figure de la jeune héroïne rayonna de joie :

— Enfin, s'écria-t-elle, je vais le revoir. Sentant elle-même la fin approcher, elle fit

demander l'aumônier, auquel elle se confessa ; puis avant de le laisser partir, elle lui dit :

— Mon père je vais bientôt mourir, je le sens . . .

— Mais, ma fille, peut-être . . .

— Ah ! je vous en prie, n'essayez pas de me convaincre d'un espoir que vous n'avez pas vous-même ; je vais bientôt mourir, je le sais et j'en remercie Dieu. Ne croyez pas que je craigne la mort, oh ! non. Lorsqu'on a souffert, comme moi, on envisage la mort comme une délivrance. Depuis quatre mois, ce que j'ai souffert ne peut être exprimé. Enfin, mon long martyre est fini, et je vais aller rejoindre celui que j'aimais tant et qui est mort courageusement ici pour la défense de sa chère patrie. Mais avant de me laisser, mon père, jurez-moi de déposer mon cadavre ici, en Crimée, sous cette même terre qui recouvre les ossements de mon fiancé. Dites ! Me le jurez-vous ?

— Je le jure, dit le prêtre, tout ému.

— C'est bien ! merci et au revoir là-haut !

* *

Le lendemain matin, Mlle Blanche de Villemire rendait le dernier soupir, en murmurant le nom de Dieu et celui de son fiancé.

La martyre avait fini son sacrifice douloureux.

Selon la promesse que lui avait faite l'aumônier, on enterra sa dépouille mortelle en Crimée, afin que les deux grandes victimes du devoir, mortes toutes deux au service de la France, et qui n'avaient pu être unies durant leur vie, le fussent, du moins, après leur mort.

RIBON.

LE COLLÈGE SAINT-LAURENT

Le collège de Saint-Laurent, dont nous donnons aujourd'hui une vue, fut fondé en 1847, par le R.P. Augustin Vérité et neuf autres religieux de la Congrégation de Sainte-Croix, que le Rév. J.-Bte Saint-Germain, curé de la paroisse, fit venir de France, par l'entremise de Mgr Bourget, de vénérée mémoire.

La Congrégation de Sainte-Croix, qui se compose de prêtres et de frères, enseignants et coadjuteurs, tire son nom de la paroisse de Sainte-Croix, du Mans, où elle a originé : elle fut approuvée par le Saint-Siège en 1857.

Au R.P. Vérité succéda, en 1869, le R.P. Jos. Rézé, qui dirigea la maison de Saint-Laurent pendant vingt ans. Jusqu'en 1862, cet établissement ne fut qu'une académie industrielle ; mais alors la charte en fut modifiée, et il devint collège classique.

Le local primitif occupé par les religieux de Sainte-Croix comprenait une maison de 40 pieds par 30, devenue depuis la propriété d'un négociant de la place. En 1852, l'on transféra les classes dans le local actuel, dont la première partie consistait en un bâtiment de 120 pieds par 60, à trois étages. Onze ans plus tard, on y ajouta une construction de 110 pieds, de même hauteur, et dont l'étage supérieur sert de chapelle. Comme le nombre des élèves allait toujours en augmentant, on construisit, en 1873, une annexe de 100 pieds, à quelques pas de l'ancienne maison ; ce qui ne suffisait, car en 1880 l'on érigea une grande aile, à gauche du corps principal.

Le collège de Saint-Laurent est affilié à l'Université-Laval depuis douze ans. A l'instruction classique donné dans les deux langues, il joint l'enseignement commercial, qui est sur un pied d'égalité avec celui des meilleurs collèges commerciaux que possède le pays. Les élèves gradués de la classe d'affaires sont en état d'occuper n'importe quelle position dans les banques ou autres bureaux de comptabilité.

Une voie ferrée relie à Montréal le village de Saint-Laurent, qui possède aussi un couvent très florissant, tenu par les Sœurs de Sainte-Croix ; le trajet se fait en vingt-cinq minutes, et les voyageurs ont à leur disposition trois convois par jour.

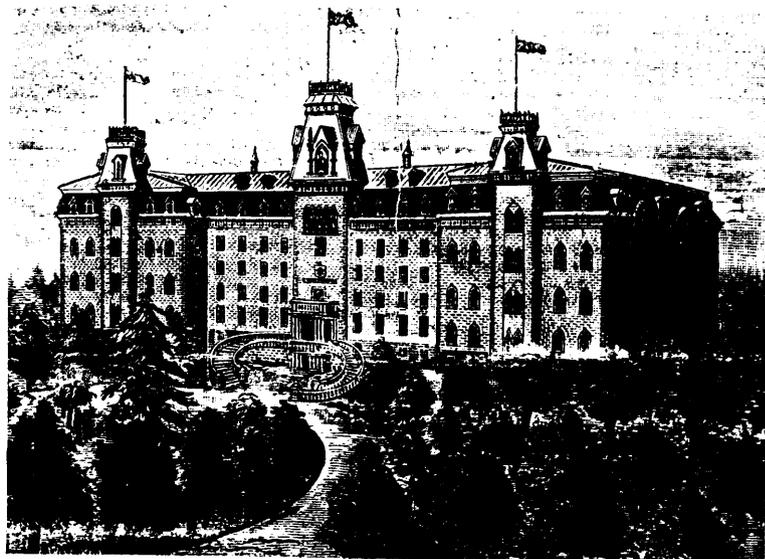
L.-H. TREMBLAY.

CONSEILS PRATIQUES

Nettoyage des cuirs gras des chapeaux. — Il faut, tout simplement, imbiber un tampon d'essence minérale récente et épurée (benzine), et en frotter le cuir intérieur, auquel vous enlèverez aisément toutes ses impuretés.

Nettoyage des objets en ivoire. — Lorsque les objets en ivoire ont pris une teinte jaunâtre désagréable, voici comment on peut les régénérer : on les enduit tout d'abord au pinceau ou avec un morceau de flanelle, d'une légère couche d'essence de thérébentine, puis on les expose au soleil pendant trois ou quatre jours ; ils redeviennent immaculés.

Nettoyage des pipes d'écume. — La Science française indique aux fumeurs un bon moyen pour nettoyer les pipes, fume-cigares, fume-cigarettes en écume : on prend un torchon mouillé sur lequel on répand un peu de pierre à nettoyer les couteaux réduite en poudre fine. On frotte et quand on estime l'objet suffisamment propre on l'astique avec un torchon bien sec. Le matériel du fumeur est devenu aussi brillant que s'il était neuf et le culottage apparaît bien net.



LE COLLÈGE SAINT-LAURENT (PRÈS MONTRÉAL)

LA VIGNE

LÉGENDE ALLEMANDE

Noé, sur la porte de l'arche,
Saluait le soleil levant
Et, rêveur, contemplant la marche
Des flots balayés par le vent.

" Seigneur, dit-il, dans ton empire
" Tout est si beau, tout est si pur !
" Pourquoi faut-il que je soupire
" En revoyant ton ciel d'azur ?

" O maître souverain du monde
" Me faudra-t-il donc abreuver
" De cette eau devenue immonde
" Par les corps qu'elle a dû laver ! "

Trois jours il pria, solitaire,
Sans boire, et le cœur oppressé,
Voyant se découvrir la terre,
Car le déluge était passé.

Enfin, il donne à sa famille
L'ordre de cultiver un champ—
Mais tout à coup dans le ciel brille
La figure du Dieu vivant !

Son regard n'a plus rien d'austère.
Il plane dans Sa Majesté.
D'un geste il a béni la terre,
Dieu revient à l'humanité.

Sa main cueille, faveur insigne,
Dans les jardins du Paradis,
Le glorieux cep de la vigne
Et l'offre aux hommes réjouis.



L'HIRONDELLE DU PRESBYTÈRE

A une amie malheureuse.

Première messagère du ciel apportant sur tes ailes téméraires le doux printemps embaumé, je te salue par ce doux zéphir d'avril, inspire-moi, ô charmante hirondelle ! pour narrer l'histoire d'une de tes malheureuses compagnes !

.....
Dans un tout petit presbytère de campagne vivait, il y a quelque dix-huit ans, un saint prêtre, âgé et pauvre, servi par une humble fille, un peu moins vieille peut-être, mais tout aussi sainte et tout aussi pauvre que son maître.

Leur seul bonheur à tous deux était de faire la charité, la charité sous toutes les formes, un morceau de pain aux affamés, un abri aux mendians fatigués, une place devant l'âtre aux grelotteux, des consolations et un sourire aux affligés, leur vie s'écoulait ainsi, douce, paisible, aimée, vénérée de tous ceux qui la connaissaient.

Un mobilier bien pauvre meublait les appartements,—c'était leur fortune,—un chat et quelques poules, deux pigeons et une chèvre, c'était leur famille !

Une année, cependant, à l'époque des hirondelles, une de ces dernières vint faire son nid à l'angle d'une des fenêtres garnies de verdure,—la fenêtre de la salle commune,—et ce fut une vraie joie pour le curé et la vieille Victoire de suivre les apprêts du nid et plus tard les ébats de la jeune couvée. Puis, quand le moment du départ arriva, le bon vieux prêtre et la vieille servante furent inconsolables pendant de longs jours.

L'hiver passa sur les fronts ridés du vieux, ajoutant encore une ride, faisant encore blanchir un cheveu ; puis, le printemps revint, et l'hirondelle aussi.

Ce fut une grande joie au presbytère, tout, avec l'hôte des beaux jours, sembla renaître à la fenêtre, sourire au printemps, le vieux pasteur fut plus alerte, la vieille servante plus gaie, et, pour protéger la couvée contre les inclemences du temps, ce fut dans la cuisine même, tout près de la grande cheminée, que l'hirondelle fit son nid.

Le matin, voltigeant contre les vitres, elle réveillait la vieille Victoire, le soir rapportant les matériaux nécessaires à la construction du nid, elle extasiait le prêtre et sa servante, par ses cris aigus, ses envolées jusqu'au ciel, qui semblaient être une prière à Dieu, à Celui qui lui avait donné le jour, et l'espérance d'être mère !

L'été passa bien vite encore, et la couvée superbe s'envola un jour pour ne pas revenir, accompagnant la mère heureuse.

Et l'hiver fut triste, bien triste.

Le printemps, plus triste encore, car le mauvais temps se prolongeait et les hirondelles ne venaient pas. Chaque jour, le vieux curé et sa vieille servante sondaient anxieusement le ciel, écoutaient les mille bruits de la nature, cherchant à entendre les premiers cris des fidèles hôtes.

Enfin, elles arrivèrent par un jour de mai, mais *la leur* ne vint pas ! Oh ! combien de moments passés dans une anxieuse attente, combien de douloureuses suppositions ; l'absence fut mise sur le compte de la fatigue, sans doute, elle n'était plus jeune, cette pauvre hirondelle,—peut-être avait-elle fait fausse route, hasardait Victoire,—peut-être aussi voulait-elle se faire attendre pour être mieux reçue, peut être... oh ! peut-être était-elle morte ! tous deux le pensaient, ni l'un ni l'autre n'osaient se l'avouer.

Un matin, cependant, avant que l'*Angelus* eût sonné, Victoire, à peine éveillée, entendit un gazouillement inaccoutumé sous sa fenêtre. D'un bond elle fut debout. C'était la retardataire ! Oh, mais qu'elle semblait fatiguée, ses petits yeux seuls conservaient encore quelque éclat.

Ce fut quand même une grande joie dans la sainte demeure. Mais, hélas ! l'été fut froid et pluvieux, la vieille hirondelle eut beaucoup de peine à faire son nid et la couvée, si nombreuse les années passées, fut bien éprouvée cette année là ; un seul petit vit le jour.

La pauvre mère lui consacra toutes les tendresses,—vaines tendresses, hélas !—dès qu'il sut voltiger, l'ingrat, il quitta le nid pour n'y plus revenir. Pendant de longs jours, l'hirondelle chercha le déserteur, mais ce fut en vain. Octobre arriva, les feuilles tombèrent et la nature reprit ses habits de deuil. L'hirondelle avait disparu.

Au presbytère, toujours la même solitude et partout la même tristesse. Victoire pensait bien, de temps à autre, à la pauvre hirondelle, mais elle n'osait s'en ouvrir à son maître. Un soir, par une pluie battante et un vent à déraciner les chênes, elle crut entendre, contre les vitres de la salle, un bruit léger, autre que celui de la pluie.

Si c'était elle ? mais non, quelle folie ! dans cette nuit... Le bruit se renouvela. Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit, une rafale de vent lui souffleta la figure, mais l'hirondelle était là ! Couverte de pluie, n'en pouvant plus, la pauvre bête vint tomber mourante près du foyer.

Aux cris de Victoire, le curé était accouru ; la pauvre hirondelle se roulait à terre dans une dernière convulsion, battant des ailes, crispant les pattes, son œil presque terne allait des deux vieux au coin chéri de ses nids d'autrefois. Soudain, elle poussa un petit cri très aigu, sa tête retomba sur le sol : elle était morte !

Le jour des morts est arrivé, et ce n'est pas le vieux curé qui chante le *Libera*, mais un tout jeune prêtre, son successeur. Le pauvre saint homme est mort quelques jours après l'hirondelle. La vieille Victoire est encore là, servant le jeune prêtre comme elle servait le vieux. Cependant, elle aussi n'ira pas longtemps, et elle le sait bien.

—Je ne verrai plus les hirondelles, soupire-t-elle souvent.



FRIVOLITÉ

C'en est donc fait de la saison des fleurs ! Déjà elle a fui, emportant avec elle joie et chanson. La nature, dépouillée, n'offre plus à nos yeux qu'un spectacle navrant et sans vie.

Où sont les gais murmures et les douces symphonies qui charmaient mes oreilles ? Où sont les riants paysages au décor féérique et les verts rameaux, d'où montaient de si suaves senteurs ? Où sont enfin les jolis oiseaux qui, en voltigeant, allaient se perdre dans le ciel bleu ?...

Le vent qui gémit sous le ciel gris d'automne a dévasté les parterres et les nids, et, seule au milieu de l'immense solitude qui me fait froid, je répète tout bas : Comment ferai-je, moi, violette sensitive et frileuse, pour échapper à la rigueur des intempéries ?

Mais... n'ai-je pas entendu quelque part la voix sympathique d'une âme compatissante offrant un asile aux pauvres " fleurs d'antan " ? Et cependant, nul encore n'a répondu à cet appel généreux, si ce n'est l'amical et courageux Brin d'Herbe. Aussi, puisqu'on m'a classé au nombre des " fleurs d'antan " je réponds à mon tour à cette voix amie en venant m'abriter derrière les colonnes hospitalières qu'on nous a si gracieusement offertes, me réservant toutefois le coin le plus obscur, d'où monte toute ma reconnaissance pour cette attention délicate et bienveillante à l'adresse d'humbles fleurettes, lesquelles, à l'heure présentes, réclament également les " amis d'antan " pour enchanter cette retraite de leurs propos spirituels et charmants, et puisque la jeunesse est le soleil de la vie, unissons-nous pour en verser les rayons sur tout ce qui passe, dérochant ainsi à notre cœur l'absence de tout ce que l'on aime.

Et puis, amis, vous qui, du moins, ne doutez pas de l'accueil, venez remplir le vide que vous avez fait en vous éclipsant ; au reste, dehors, tout est sombre et triste par cette saison froide et brumeuse.

Aussi bien la bise n'est pas faite pour réchauffer.

VIOLETTE.

POUR LES DAMES

(Voir gravure)

Toilette de fantaisie en lainage bleu ciel. Corsage court en velours bleu saphir, recouvert par des bouffants de mousseline de soie ; col drapé semblable ; grand col pèlerine en guipure blanche. Manches ballon aplati. Jupe à godets, légèrement drapée sur le devant.

Mesurage : 10 verges de lainage grande largeur, 2 verges de velours.



M. GUSTAVE DROZ

Gustave Droz, littérateur français de grand talent et de renom universel, vient de mourir à Paris.

Il était l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé*, de *Tristesses et sourires*, ces livres charmants qui, dans des notes différentes ont fait passer aux amateurs de si bons moments.

Ces ouvrages étant bien connus ici, nous avons cru devoir donner une place à la figure de M. Gustave Droz, dans la galerie que nous publions des célébrités contemporaines.

Homme de lettres marquant, Droz a aussi emporté la réputation d'époux modèle. C'est en se dévouant auprès de sa femme malade qu'il a rencontré la mort, des suites d'une affection du cœur.

Il est mort à l'âge de soixante et quelques années.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Les six élections partielles à faire pour les Communes du Canada devront avoir lieu le même jour, par décision du cabinet fédéral.

On annonce, pour cet hiver, la visite à Montréal de Mgr Grouard, évêque d'Athabaska-McKenzie, au Nord-Ouest, accompagné du R. P. Lacombe.

On dit que M. J. C. Wilson, manufacturier de sacs en papier, de Montréal, sera candidat conservateur dans le comté d'Argenteuil, aux prochaines élections fédérales.

Il paraît qu'une de nos plus puissantes banques canadiennes va ouvrir une succursale à Détroit, aux Etats-Unis. C'est une tentative nouvelle, dont la cranerie mérite succès.

Le Cercle Ville-Marie, de la jeunesse catholique de Montréal, ayant invité l'honorable M. Laurier, chef du parti libéral, à présider une de ses prochaines séances publiques, a eu le plaisir d'obtenir une réponse favorable.

Quatre magnifiques cloches, fondues à Paris, ont été bénies, dimanche dernier, en face de l'église de Saint-Henri de Montréal. Elles seront incessamment installées au clocher de cette église paroissiale, où elles formeront l'un des plus beaux carillons du continent.

A la dernière assemblée du Conseil des Arts et Métiers, à Québec, M. L.-I. Boivin, de Montréal, a été réélu président pour un troisième terme. M. J.-C. Wilson, vice-président de ce conseil, lui a fait cadeau de cinq mille piastres pour aider ses opérations.

Un nouveau chemin de fer sera construit, le printemps prochain, entre Saint-Gabriel de Brandon, comté de Berthier, et Sainte-Emilie de l'Energie, comté de Joliette. Ces quinze milles de voie ferrée nouvelle ouvriront au trafic général une des plus belles régions colonisatrices et agricoles de la province de Québec.

Les choses se corsent en Orient. Les sujets du sultan continuent de massacrer les chrétiens d'Arménie, et les pouvoirs européens commencent à en prendre sérieusement ombrage. On ne parle de rien moins que d'un envahissement complet de la Turquie et de son démembrement au profit des grandes puissances voisines.

La société Saint-Jean-Baptiste inaugure, cette année, dans son Monument national, une série de conférences ou cours publics. L'honorable M. J. Royal, rédacteur en chef de la *Minerve*, y traitera d'économie politique ; M. L.-O. David, d'histoire universelle ; M. J.-X. Perrault, d'agriculture et colonisation ; M. Bonnin de mécanique appliquée, et M. Venne d'architecture et construction.

Jeudi de la semaine dernière, l'organisation libérale a commencé sa campagne électorale pour l'élection prochaine de Jacques-Cartier. M. Laurier, avec ses lieutenants Tarte, Brodeur, Bruneau, députés, Charbonneau, candidat, ont parlé à Saint-Laurent, chateau-fort conservateur du comté de Jacques-Cartier.

Le surlendemain, samedi, la même phalange donnait à Lachine, autre forteresse conservatrice. On assure que de part et d'autre cette importante élection va être vivement conduite.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Aug. Lellis*, Saint-Zotique.—Vous avez suivi un peu le conseil du vieux Boileau : *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage*. Vous avez bien fait. Aussi, malgré que la perfection ne soit pas encore atteinte, cette fois nous pouvons publier, sous votre signature, et nous le ferons volontiers.

Fleurette.—Gardez-vous bien de briser cette plume-là, mademoiselle ; nous sommes encore en droit d'en attendre

trop de jolies choses. Il ne faut point se rebuter d'un seul insuccès. *Novembre* sera publié.

A. B., Montréal.—Impossible de publier votre *Méditation* : procurez-vous un traité de prosodie et vous verrez pour quelles raisons.

L'ENTRÉE DANS LE MONDE

Le rideau est tombé et le jeune écolier se trouve en face du grand théâtre du monde. Que dis-je en face, plus que cela, plus que spectateur, lui-même prend part au drame qui se déroule sur cette vaste scène. Il se mêle à ce grand mouvement où l'on rencontre tant de contrastes, tant d'épines et si peu de roses, suivant les expérimentés. Changement immense ! Jeune tige que l'on vient d'arracher de ces hauteurs de science, de poésie et de vertu où les brises les plus agréables se plaisaient à te caresser et t'embaumer de leurs parfums, on te transpose dans le terre-à-terre, dans ces vallées où soufflent les haines, les jalousies et l'égoïsme. Ce souffle empesté va-t-il te flétrir, te faire courber le front et te donner la mort ? Jeune homme, au milieu de cette fange, seras-tu le fruit sain jeté parmi des fruits gâtés et qui se corromp comme eux, ou seras-tu le bon grain jeté en terre que le fumier, loin de le faire périr, nourrit et engraisse ? A toi de choisir.

Mais tu crains d'être englouti au sein de cette mer du monde, dis-tu. Mon ami conserve tes bonnes habitudes de collège ; cherche des cœurs vertueux, sympathiques et remplis d'amour pour toi. Rends-toi digne d'eux ; fais ta force de leur amitié et de leurs conseils et tu auras des jours heureux. Soutenu par ces nobles âmes tu surageras et la tempête ne pourra rien contre toi.

GUSTAVE DE JUILLY.



TOILETTE DE FANTAISIE



LA GUERRE A MADAGASCAR. — LE DÉSARMEMENT DE L'ARMÉE



T DE RMÉE DES HOVAS A TANANARIVE. — Dessin de Tofani

L'ASSASSINAT DE LA REINE DE CORÉE

(Voir gravure)

Une dépêche de Séoul a annoncé qu'une révolte avait éclaté en Corée.

Un matin, à cinq heures, le palais royal fut envahi par un corps de troupes coréennes et une bande de Japonais en civils.

Le colonel qui commandait les gardes du palais voulut s'opposer à leur entrée : il fut tué et plusieurs soldats, accourus à son secours, le furent également.

Les assassins pénétrèrent ensuite dans les appartements, entrèrent dans la chambre de la reine, qu'ils tuèrent, ainsi que trois de ses suivantes. Le ministre de l'intérieur eut le même malheureux sort.

Les corps des victimes furent aussitôt enlevés.

Les troupes japonaises, casernées dans l'intérieur du palais, n'ont pas pris part au massacre. Plusieurs membres du parti de la reine ont été emprisonnés ; d'autres, avertis à temps, se sont enfuis.

Les nouvelles de cette révolution de palais transpirent difficilement. On croit que la reine douairière a été également assassinée dans la nuit. Quant au roi, il aura dû abdiquer pour échapper au meurtre, devant lequel n'aurait pas reculé les conspirateurs.

La reine qui vient d'être assassinée avait plutôt le type mandchou que le type coréen : la figure était longue et ovale, le front haut, le nez long, la bouche large, les dents jaunes et carrées ; elle était de taille moyenne et bien proportionnée ; elle possédait une très jolie voix et parlait avec élégance ; pour une reine, elle s'habillait très simplement.

En politique, elle possédait une grande habileté, et on a dit plaisamment qu'elle était le meilleur "homme" d'Etat de son royaume.

LE COIN DES ENFANTS

L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maisons, n'ont jamais d'oreiller pour dormir :
Ils ont toujours sommeil. O destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges,
Qui n'ont point d'oreiller, moi j'embrasse le mien.
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube ; au rideau bleu c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière :
Donne encor un baiser, douce maman ! Bonsoir ?

PRIÈRE

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille
Plein de prière (écoute !) est ici sous mes mains ;
On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre, au soir, un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets sous l'enfant perdu que la mère abandonne
Un petit oreiller qui le fera dormir.

Mme DESBORDES-VALMORE.

POURQUOI ?

Cette histoire n'est pas gaie.

Nous revenions d'enterrer un vieux camarade, et c'est dans le cimetière même qu'elle s'est passée.

Tout en suivant les sentiers tracés entre les tombes, on

se rappelait d'anciens souvenirs, et, ne tarissant pas sur les qualités du défunt, on exprimait des regrets bien sincères, car il semble que nos amis qui sont morts ont emporté avec eux une partie de nous-mêmes.

Nous défilions tristement à la queue leu leu. Le soir tombait.

Des croix blanches au crépuscule, des ombres vagues au ras de terre, et puis les étoiles qui commençaient à nous épier là-haut... Tout cela nous remplissait le cœur de recueillement. Dans le lointain des voix grêles criaient d'un ton lamentable : On ferme ! On ferme !

La perspective de passer la nuit dans ce triste séjour, nous avait dégoûté les jambes et nous allongions le pas du côté des portes, quand, au tournant d'un sentier perdu, nous fîmes la rencontre d'un groupe qui s'avancait vers nous.

Il y avait deux fossoyeurs, un fonctionnaire en noir, un monsieur propre et une petite fille toute en loques, mais jolie comme un ange.

Elle tenait le coin de son tablier entre ses doigts, d'un air embarrassé, et, sans les comprendre, elle regardait ces gens avec surprise.

On la rudoyait un peu. L'un des fossoyeurs la traitait de voleuse. Le fonctionnaire déclarait solennellement qu'il fallait faire un exemple.

Je n'aime pas qu'on use de brutalité envers les enfants. C'est contre mes principes.

Je m'informai de quelle faute elle était coupable.

—Monsieur, me répondit-elle, elle viole les sépultures. Elle arrache les fleurs sur les tombes. C'est une petite criminelle qu'il faudrait fouetter !

En effet, la fillette cachait une poignée de marguerites dans le pli de son tablier.

A l'énumération des délits dont on l'accusait, chacun recula d'horreur. Elle resta debout au milieu du cercle que nous formions, sans oser lever les yeux.

Cependant, je crus devoir faire observer au terrible fonctionnaire en noir que cette délinquante, n'ayant pas dépassé l'âge de huit ans, il y avait peut-être encore quelque espoir de la ramener au bien, en s'y prenant autrement qu'il ne semblait disposé à le faire.

Et aussitôt, de ma grosse voix de gendarme, je me mis à interroger la "prévenue."

—Dis-moi, mignonne, dans quelle intention as-tu chippé ces fleurs, mon petit ange, ma bichette ?



—C'est pour les planter sur la tombe de mon petit frère, qui est mort, là-bas... Les autres tombes en sont couvertes, et sur la sienne on n'en a pas mis. Pourquoi ?

Si vous croyez que c'est facile de répondre au *pourquoi* des enfants !

La fillette continuait son plaidoyer :

—Alors moi j'en coupe un peu à celles qui en ont tant. Je dis : C'est pour mon petit frère, et je les plante autour de sa croix. Mais...

Elle secoua tristement ses boucles blondes, en murmurant :

—J'ai beau les arroser, elles ne veulent pas pousser... *Pourquoi ?*

Je donnai une pièce blanche au propriétaire des marguerites pour le désintéresser. Dix minutes plus tard, nous ramenions la criminelle au toit paternel, chez de pauvres ouvriers.

Et le lendemain, il y avait des fleurs sur le tombeau de son petit frère... Des fleurs qui ont poussé !

ROBIN DESHAYES.

UNE BONNE LEÇON

Par une belle journée de mai, M. de Valrey, accompagné de sa fille unique, Lucienne, se promenait en voiture dans la campagne. La température était délicieuse, et ils respiraient avec ivresse l'air pur et embaumé des champs.

Tout à coup, à un détour du chemin, ils aperçurent une

maisonnette construite avec des troncs d'arbres à peine dégrossis.

Le père de Lucienne dit à cette dernière :

—Les malheureux habitants de cette pauvre demeure sont arrivés récemment dans le pays, ils sont dépourvus de tout ce qui est nécessaire à la vie et n'ont pas même de quoi se nourrir.

—Alors, reprit la jeune fille, qu'ils mangent du pain et de la soupe.

Le père ne répondit rien. Ils firent encore plusieurs milles ; mais, au bout de quelque temps, la pauvre enfant, tourmentée par la faim, s'écria :

—Père, ne retournerons-nous pas bientôt ? je commence à avoir grand faim.

—Mange du pain et de la soupe.

—Mais je n'en ai pas, reprit la fillette, toute confuse.

—Il en est ainsi pour les pauvres gens de la maisonnette, dit M. de Valrey. Ils mangeraient de bon cœur du pain et de la soupe, mais ils n'en ont pas.

Il n'ajouta rien, voyant que la leçon serait comprise. Le trajet, au retour, fut silencieux. Arrivée à l'hôtel où demeurerait sa famille, Lucienne courut raconter à sa bonne mère ce qui s'était passé, et lui promit de réparer ce qu'elle appelait son manque de cœur.

En effet, le lendemain, ayant reçu de son père quelques monnaies pour ses menus plaisirs, la jeune fille lui dit en souriant :

—Veuillez remettre cet argent à la famille indigente dont vous m'avez parlé : c'est bien peu, mais ils pourront au moins acheter du pain. Je comprends maintenant les tourments qu'on endure en souffrant de la faim sans pouvoir l'apaiser.

LISETTE.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J. O. Rivard, de la banque Hochelaga, rue Ste-Catherine, Est ; E. P. Baandry, 1129, rue Saint-Laurent ; H. Corbeil, 174, rue Ropery ; Lorenzo Prince, de la *Patric* ; Mme F. X. Gagnon, 309, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; J. W. Renaud, 165, rue Saint-Laurent ; Dr L. J. B. Leblanc, 2675, rue St-Denis ; P. Charbonneau, 99, rue St-Hypolite ; Wm Renaud, 129, rue Amherst ; Joseph Dandurand, 539, avenue Laval ; E. Martineau, 623, rue Sanguinet ; Pierre Beauchemin, 1196, rue St-Jacques ; T. W. Shanon, 2619, rue Notre-Dame ; Joseph Sawyer, 9, avenue Leclerc ; A. A. Bélanger, 188, rue St-Hubert ; F. Perrault, 374, rue Montcalm.

Pointe St-Charles.—Alfred St-Pierre, 13, rue Nox.

Ste-Cunégonde.—Roch Thibaudeau, 127, rue Duvernay.

Montréal-Sud.—Israël Breton.

Quebec.—Edouard Laferrière, 175, rue Montcalm, St-Sauveur ; Antoine Langlois, 26, Côte Lamontagne ; Pierre Tremblay, 26, rue Anderson ; Joseph Sauviat, 88, rue St-Joseph, St-Roch ; A. Bigner, 66, rue Ste-Marguerite, St-Roch ; Mlle Marie-Louise Leclerc, 208, rue Ste-Hélène, St-Roch ; M. Lemieux, Halle St-Pierre, St-Sauveur.

Valleyfield.—Isaïe A. Laberge ; Mme E. May.

Trois-Rivières.—Mlle Marie-Antoinette Paquin.

Ottawa.—Joseph Soulard, 122, rue Cathcart.

Hunter's Point, Kippewa Post-Office, Millaire Camp.—J. A. Côté.

Une énorme femme questionne un baigneur sur le galet.

—Est-ce que la mer va bientôt remonter ?

—Parfaitement, répond le loup de mer, dès que madame va entrer dans l'eau.

**

Au collège :

—Retenez bien ceci : le poète anglais Milton, qui a composé le célèbre poème, le *Paradis perdu*, était aveugle. Maintenant, élève Patouillet, pouvez-vous me dire qu'elle était l'infirmité de Milton ?

—Oui, monsieur ; celle d'être poète.

Le *Pater* de François Coppée, de l'Académie française, est une œuvre poétique de haute volée. L'auteur y atteint les hauteurs les plus élevées du Parnasse. Prix : 10 cts. G.-A et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Une heure plus tard Grancey sonnait à la porte de son hôtel, prenait dans le bureau son bougeoir et sa clef et gagnait sa chambre.

On comprend sans la moindre peine combien il avait hâte de procéder à l'inventaire des objets contenus dans la précieuse bouteille. Pour cela il fallait la briser.

C'était facile.

La cheminée possédait une paire de chenets en fonte dont on pouvait se servir en guise de marteau.

Grancey plaça la bouteille sur une serviette pliée en quatre, afin d'amortir le bruit, mit une seconde serviette également pliée sur le ventre de la fiole, prit l'un des chenets et asséna un coup sec.

La fiole était brisée en vingt morceaux, et au milieu des éclats de verre on voyait des billets de banque.

Les yeux du jeune homme étincelèrent.

D'une main fiévreuse il ramassa la petite liasse et compta les billets.

Il y en avait quatorze, tous de mille francs, en fort bon état, mais rendus flasques et mous par l'humidité.

— Dans dix minutes ils seront secs... murmura-t-il en les étalant sur une table. C'est merveilleux comme ils se sont bien conservés là-dedans ces jolis petits fafiots ! Voyons un peu le reste...

Il prit les autres papiers qui restaient roulés, engagés par un bout dans le goulot de la bouteille brisée.

Le jeune homme s'assit devant la table, sous la lumière de la bougie, et dépliant les papiers les uns après les autres les examina.

XXII

Ces papiers qu'examinait le forçat libéré, nous les connaissons depuis longtemps.

C'étaient les quatre reconnaissances souscrites par Gilbert Rollin au profit de Servais Duplat, signées, mais ne portant pas la date du jour où elles avaient été créées.

— Voilà qui est singulier ! murmura le jeune homme, habitué aux affaires en sa qualité d'ancien clerc d'avoué, et que surprit cette apparente irrégularité. Pourquoi pas de date ? Nous creuserons ça plus tard. Voyons le reste...

Le reste, c'était la déclaration ainsi conçue :

“ Je reconnais devoir à monsieur Servais Duplat la somme de cent cinquante mille francs que je lui paierai à présentation des quatre reconnaissances de trente-sept mille cinq cents francs chacune, échelonnées de quatre mois en quatre mois, à partir du jour où madame Henriette Rollin, née d'Areynes, sera mise en possession de l'usufruit de l'héritage de monsieur le comte Emmanuel d'Areynes.

“ Paris, le 27 mai 1871.

“ GILBERT ROLLIN. ”

— Ah ! ah ! fit le pseudo Grancey en se frottant les mains, voilà qui m'explique pourquoi les quatre reconnaissances ne sont point datées... Il fallait attendre, pour fixer l'époque des échéances, que la dite dame Rollin, née d'Areynes, fût envoyée en possession de son usufruit... Duplat, très malin, s'était réservé de mettre lui-même les dates, subordonnées à l'existence plus ou moins longue du comte Emmanuel d'Areynes...

“ Dix-sept ans se sont écoulés. Il doit être mort depuis longtemps, ce comte d'Areynes, mais les reconnaissances ne sont nullement atteintes par la prescription. J'ai fait mon droit, je m'y connais... Ces quatre chiffons de papier valent carrément cent cinquante mille francs... Une jolie somme !... ”

“ Il me reste à savoir pourquoi le sieur Gilbert Rollin a souscrit ces valeurs à l'ancien capitaine de la Commune.

“ Ça ne sera peut-être pas très facile à découvrir, mais j'ai toujours aimé les devinettes et les rébus ! Cette énigme n'est ni plus ni moins compliquée qu'une autre... Ça serait bien le diable si je n'en trouvais pas le mot !... ”

“ En attendant voici quatorze mille francs qui me permettront d'agir sans trop grande hâte et de me refaire un peu, ce dont j'ai grand besoin après mes années de Nouméa.

Le pseudo Grancey mit provisoirement sa fortune en lieu sûr c'est-à-dire qu'il cacha billets de banque et reconnaissances sous l'oreiller de son lit, enveloppa dans un vieux journal les débris de la bouteille, se coucha et s'endormit presque aussitôt d'un lourd sommeil.

Le drôle avait besoin de repos.

Laissons-le dormir et revenons à un personnage infiniment plus intéressant de notre récit, à Jeanne Rivat.

La première pensée de la pauvre femme en arrivant à Paris avait été d'aller à l'église Saint-Ambroise pour remercier Dieu de lui avoir rendu la raison, et aussi pour essayer d'avoir des nouvelles de l'abbé d'Areynes.

La lettre écrite par elle et qui lui avait été retournée à l'asile de Blois portait, on s'en souvient, la mention : *Inconnu*,

Cette mention incompréhensible laissait subsister des doutes dans son esprit.

Une voix intérieure lui disait que l'abbé d'Areynes ne devait pas être mort.

Comment admettre alors qu'il fût inconnu dans une paroisse dont il avait été si longtemps le premier vicaire ?

Elle ne l'admettait point.

En s'engageant dans le quartier qui lui rappelait tant de souvenirs, les uns joyeux, les autres profondément tristes, Jeanne Rivat sentit son cœur se serrer douloureusement, un sanglot lui monta à la gorge et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Elle essuya ses larmes, continua sa route en faisant un effort pour dominer son émotion, traversa la place de la Bastille, remonta la rue de la Roquette jusqu'au boulevard Voltaire, le suivit et arriva en face de l'église Saint-Ambroise.

En gravissant les marches qu'elle avait franchies jadis si heureuse au bras du fiancé qu'elle aimait et qui allait devenir son mari, elle sentit redoubler son émotion un moment contenue, et à peine dans l'église il lui sembla que ses jambes se dérobaient sous elle...

Il lui fallut, pour ne pas tomber, s'appuyer contre la colonne dans laquelle le bénitier était scellé.

Les forces lui revinrent rapidement. Elle trempa son doigt dans l'eau bénite et fit le signe de la croix.

L'église était absolument déserte.

Au bout d'un instant employé à reprendre possession d'elle-même, Jeanne se dirigea lentement vers la chapelle de la Vierge et s'abattit sur ses deux genoux.

Là éclatèrent les sanglots qui l'étouffaient, et ses larmes coulèrent comme une pluie d'orage.

C'est que tout son passé se dressait devant ses yeux.

Dans cette chapelle l'abbé d'Areynes avait béni son mariage avec Paul Rivat qu'elle adorait.

Dans cette chapelle l'abbé d'Areynes devait baptiser son premier enfant.

Dans cette chapelle encore, devant cet autel tout blanc dans sa parure de dentelles blanches, elle avait vu Paul pour la dernière fois, le jour de la bataille de Montretout où il allait être tué.

C'est là qu'elle aurait voulu faire dire une messe d'actions de grâces après le baptême de ses deux petites jumelles...

Hélas ! Paul était mort et les enfants avaient disparu, et combien faible semblait l'espoir de les retrouver jamais !...

Jeanne agenouillée, ou plutôt prosternée au pied de l'autel, pria longtemps, demandant à Dieu de lui rendre ses filles...

Longuement elle s'absorba dans ses pensées, puis, peu à peu, le calme revint dans son cerveau faible encore et qu'enfiévrèrent les souvenirs du passé.

Enfin, au bout de près d'une heure, elle se releva et se dirigea vers la sacristie.

Un jeune prêtre en sortait.

Jeanne l'arrêta au passage.

— Pardon, monsieur l'abbé... lui dit-elle, je désirerais vous adresser une question... Voulez-vous me le permettre ?...

— Je suis prêt à vous écouter, madame, répondit le jeune prêtre, et à vous répondre, si je le puis...

— Vous êtes attaché à la paroisse Saint-Ambroise ?

— Oui, depuis peu de temps, comme second vicaire...

— Vous avez connu M. l'abbé d'Areynes ?

— Certes ! j'ai l'honneur de le connaître...

—Il n'est pas mort ! s'écria Jeanne avec autant de joie que de surprise.

—Grâce au ciel il est bien vivant, et c'est un grand bonheur, car des hommes tels que lui sont rares et ne se remplacent pas quand ils disparaissent. . . .

Jeanne, écrasée par l'émotion, tremblait de tous son corps et ses jambes fléchissaient sous elle.

Le jeune prêtre, voyant son trouble, s'empessa de lui avancer une chaise et de la faire asseoir.

—Calmez-vous, madame, lui dit-il ensuite, et rassurez-vous si vous avez eu des craintes sur la vie et sur la santé de M. l'abbé d'Areynes. . . . Elles étaient sans fondements. . . . Je vous répète qu'il est vivant. . . . bien vivant. . . .

Jeanne suffoquait,

—Vivant ! balbutia-t-elle, en laissant couler ses larmes. Et il est encore vicaire ici, comme autrefois ? . . . poursuivit-elle.

—Non, madame. . . . Depuis dix-sept ans, M. l'abbé d'Areynes a quitté notre paroisse. . . .

—Dix-sept ans ! . . .

—Ou à peu près. . . .

—Où est-il, maintenant ?

—Il a quitté Saint-Ambroise parce qu'il venait d'être nommé aumônier de la Roquette. . . .

—Aumônier de la prison ?

—Oui. Ce qui ne l'empêche pas de venir officier quelquefois ici. C'est un désir manifesté par lui à M. le curé qui a été heureux de le satisfaire.

—Ah ! que Dieu est bon ! murmura Jeanne en joignant les deux mains.

Le jeune prêtre semblait fort intrigué des questions de la pauvre femme, et surtout de l'émotion manifestée par elle en apprenant que l'ancien premier vicaire de Saint-Ambroise n'était point mort.

A son tour, il la questionna discrètement :

—Vous connaissiez M. l'abbé d'Areynes ? demanda-t-il.

—C'est lui qui m'a mariée dans cette église, à la chapelle de la Vierge, il y a dix-huit ans. . . .

—Vous avez dû le revoir souvent depuis cette époque ?

—Je ne l'ai jamais revu.

—Jamais ! . . .

—Non, mais sa vie est liée à la mienne par un souvenir terrible. . . . il veillait sur moi, paraît-il, de loin, mystérieusement, et si je ne suis pas morte, d'une horrible mort, on m'a affirmé que c'est à lui que je le devais. . . .

—Aucun acte de courage et de générosité ne saurait m'étonner de sa part. . . . C'est une grande âme et un grand cœur !

Après un silence le jeune prêtre reprit :

—Venez-vous donc ici convaincue que l'abbé d'Areynes n'existait plus ?

—Oui, monsieur.

—Mais qui pouvait vous faire supposer cela ?

—J'ai écrit il y a deux mois à M. l'abbé d'Areynes, et ma lettre m'a été retournée à Blois avec cette mention : *Inconnu*.

—Peut-être aviez-vous mal mis l'adresse ? . . .

—Ma lettre était adressée à l'église Saint-Ambroise même. . . .

—Le fait alors ne peut s'expliquer que par la façon déplorable dont est fait trop souvent le service des postes. . . . Un facteur insouciant demande l'abbé d'Areynes à l'église Saint-Ambroise, ne l'y trouve pas et, sans autres informations, met la lettre au rebut. . . . Je comprends maintenant vos questions et votre trouble, madame, et je suis bien heureux de vous avoir appris que vous pourriez voir M. l'abbé d'Areynes quand vous le voudrez. . . .

—A la prison de la Roquette ?

—Non, vous n'y seriez pas reçue, mais à son domicile particulier qui se trouve rue des Tournelles, numéro 20. . . . Vous rappellerez-vous cette adresse ?

—Oh ! oui, monsieur. . . . je vais d'ailleurs me rendre immédiatement chez M. d'Areynes et je vous remercie du fond du cœur de la bonne nouvelle que vous m'avez donnée ! . . . Si vous voulez prier pour la plus éprouvée des femmes et des mères, priez pour moi, monsieur !

—Je prierai, je vous le promets. . . .

Le jeune prêtre reconduisit Jeanne jusqu'au seuil de l'église, en lui adressant des paroles d'encouragement.

La pauvre femme se sentait rassérénée, fortifiée, prête à tout entreprendre pour retrouver ses enfants.

L'abbé d'Areynes existait ! . . .

Elle allait le voir !

Ses espérances, un instant anéanties par la croyance de sa mort, redevenaient vivaces. . . .

Depuis dix-sept ans, de grands vides s'étaient faits autour de l'ancien premier vicaire de Saint-Ambroise.

M. Leblond, l'ancien chirurgien militaire qui l'avait soigné et sauvé, était mort quelques mois après sa femme.

Le bon docteur Pertuiset était allé rejoindre là-haut son ami le comte Emmanuel d'Areynes.

La vieille et dévouée servante Madeleine s'était éteinte lentement.

Pierre Renaud n'existait plus.

Seul Raymond Schloss vivait encore, toujours plein de vigueur et d'énergie, et plus dévoué que jamais à l'abbé d'Areynes le neveu de son maître bien-aimé.

L'ancien garde général n'avait pas voulu se séparer de Raoul d'Areynes.

Il se trouvait heureux près de lui, lui servant de factotum et souvent de secrétaire.

Le petit logement affecté à l'aumônier de la Roquette dans l'intérieur de la prison servait de pied-à-terre à l'abbé d'Areynes, qui avait loué, rue des Tournelles, un appartement assez vaste.

Une brave fille de Lorraine, née sur les domaines de Fenestranges et recommandée par Schloss, avait remplacé la vieille Madeleine, toujours regrettée par son maître. Cette Lorraine se nommait Pélagie.

Tous trois, l'abbé Raoul, Raymond et Pélagie, menait dans cette demeure bénie une existence profondément calme.

Les cheveux de Raymond avaient blanchi, mais on n'aurait pu signaler en lui aucun autre changement physique et il allait dépasser allègrement le cap de la soixantaine.

Raoul avait quarante-huit ans et ne paraissait point vieilli. Il offrait le même visage noble et fier, le même regard plein de douceur en même temps que de fermeté.

C'est à peine si ses cheveux s'argentaient sur les tempes.

XXIII

Raoul d'Areynes restait toujours l'apôtre qu'il avait été toute sa vie.

Il n'avait rien perdu de son amour pour l'humanité, il n'avait jamais éprouvé une défaillance sur l'aride chemin qu'il suivait, malgré les désillusions sans nombre résultant de son séjour au milieu des voleurs et des assassins.

Combien, cependant, il en avait vu de misérables, dont l'âme en-ténébrée par le crime ne s'était point ouverte à ses exhortations !

Combien il avait découvert de mensonges, d'hypocrisies, de fausses larmes, de fausses protestations, de faux repentirs.

Combien il en avait vu revenir à la prison de ceux qu'il croyait avoir ramenés à l'honnêteté, et qui s'étaient joués de lui en le trompant par d'astucieuses comédies pour lui faire délier les cordons de sa bourse, toujours prête à s'ouvrir.

Combien il avait vu tomber de têtes dont les lèvres lançaient un dernier blasphème avant de se glacer pour jamais !

Il n'en continuait pas moins, sans regret, sans dégoût, à s'acquiescer du mandat sacré qui lui avait été confié.

Le cabinet de l'abbé d'Areynes, rue des Tournelles, était spacieux, mais meublé avec la plus grande simplicité.

Trois bibliothèques de bois de chêne remplies de livres, une douzaine de chaises, deux fauteuils, deux larges tables chargées de papiers, de journaux et de brochures, un prie-Dieu et quelques tableaux de sainteté composaient le mobilier.

Au moment où nous entrons chez l'abbé d'Areynes, il était assis devant une des grandes tables que nous venons de signaler, et Raymond Schloss occupait l'autre.

L'ancien garde général dépouillait la volumineuse correspondance que l'aumônier recevait chaque jour, soit à la rue des Tournelles, soit à la Roquette, et qu'il rapportait tous les matins après avoir dit sa messe à la chapelle de la prison.

Raymond classait ces lettres par petits paquets selon leur importance et leur nature, et les mettait sous les yeux de l'abbé qui en prenait connaissance et y répondait sans retard, lorsqu'il jugeait qu'une prompt réponse serait utile.

Fort absorbés tous les deux par le dépouillement du courrier, ni l'un ni l'autre n'entendirent tinter la sonnette de l'appartement.

Ils furent donc assez surpris lorsque la Lorraine Pélagie, entrant dans le cabinet, annonça qu'une femme désirait voir monsieur l'abbé et demandait avec instance qu'il voulut bien l'admettre en sa présence, ne fût-ce que pour quelques secondes.

Ce n'était ni le jour ni l'heure où l'abbé d'Areynes recevait d'habitude les gens qui venaient solliciter son appui, ou réclamer, parfois impérieusement, un secours.

—Ma bonne Pélagie, dit l'abbé à sa servante, vous savez que, sauf dans les cas d'urgence absolue, je n'aime point être dérangé quand je travaille et, malgré l'insistance de la visiteuse, vous auriez dû lui répondre qu'il m'était impossible de la recevoir en ce moment.

—Je le lui ai répondu, monsieur l'abbé.

—Eh bien ?

—Si vous l'aviez vue comme je l'ai vue, si malheureuse en m'écoulant, les yeux remplis de grosses larmes, vous n'auriez pu vous empêcher de lui dire comme je l'ai fait : " Attendez, ma pauvre femme, je vais voir si M. d'Areynes vous recevra par exception . . . "

—Le nom de cette personne ?

—Je ne lui ai pas demandé.

—Elle ne vous a point mise au fait du motif de sa visite.

—Elle m'a seulement expliqué qu'elle venait de l'église Saint-Ambroise où elle était allée prendre de vos nouvelles, et qu'elle arrivait de Blois.

—De Blois !! répétèrent en même temps l'abbé d'Areynes et Raymond qui se levèrent tous deux et échangèrent un regard chargé de surprise.

—Oui, monsieur l'abbé . . .

—Faites entrer cette visiteuse, Pélagie, dit vivement le prêtre.

La Lorraine sortit.

—De Blois ! poursuivit Raoul d'Areynes. C'est à Blois que la pauvre Jeanne Rivat a été transférée à l'asile des aliénées, il y a dix-sept ans.

—En quittant l'hospice de la Pitié, ajouta Schloss.

—C'est sans doute quelqu'un qui nous apporte de ses nouvelles . . .

—Oui, sans doute . . .

—Si c'était elle ? . . .

—Elle ? . . . C'est impossible !

En ce moment la porte du cabinet s'ouvrit.

Pélagie introduisit la nouvelle venue et se retira.

La pauvre femme était si changée que l'abbé d'Areynes, à première vue, ne la reconnut pas, mais Raymond qui jadis avait passé toute une journée en chemin de fer en face d'elle n'eut pas un instant d'hésitation.

—C'est Jeanne Rivat ! s'écria-t-il. C'est elle ! . . . C'est bien elle !

Jeanne, les yeux gonflés de larmes, tendant vers le prêtre ses mains tremblantes et ployant les genoux devant lui, murmura :

—Vous m'avez autrefois sauvé la vie, monsieur l'abbé, je le sais. Je viens aujourd'hui vous supplier de m'aider à retrouver mes enfants.

Raoul, tremblant d'émotion à la vue de cette pauvre créature si malheureuse, remué jusqu'au fond du cœur par sa voix touchante, courut à elle et lui prit les mains.

—Vous, ma pauvre Jeanne ! s'écria-t-il, à Paris . . . Vous que Raymond et moi nous croyions . . .

Il n'acheva pas, n'osant dire : *folle*, et il conduisit Jeanne à un fauteuil où il la fit asseoir.

—Vous me croyiez morte, n'est-ce pas ? dit Jeanne, et mieux vaudrait pour moi être morte en effet si vous ne pouvez me guider, si je ne parviens pas, grâce à vous, à retrouver mes deux petites filles.

—Voyons, Jeanne, calmez-vous, mon enfant. Votre visite inattendue me cause une telle surprise que j'ai besoin de me ressaisir et de rassembler mes idées pour vous répondre . . .

—Un mot seulement . . . rien qu'un mot . . . Savez-vous où sont mes enfants ?

—Encore une fois, calmez-vous, je vous en prie . . . Non, je ne sais rien . . .

—Oh ! mon Dieu !!

—Néanmoins tout espoir de les retrouver n'est point perdu . . .

—Est-ce bien vrai ? . . .

—C'est vous qui, si votre mémoire n'est point troublée, pourrez nous donner les indications que vous venez chercher auprès de nous.

—Moi ! . . .

—Oui, vous, je le répète, si votre mémoire, longtemps obscurcie, a retrouvé sa lucidité.

—C'est vrai, j'ai été folle ! répliqua vivement Jeanne. Mais je ne le suis plus . . . Je suis guérie . . . entièrement guérie . . . Il y a trois mois, j'ai subi une dangereuse, une terrible opération à l'asile des aliénées de Blois, où le nouveau chirurgien en chef de l'établissement avait deviné qu'il serait possible de me rendre la raison.

" Aujourd'hui, monsieur l'abbé, il ne reste rien des ténèbres qui remplissaient mon pauvre cerveau . . . Je vois clair dans le passé . . . Je me souviens de tout . . . On m'a dit que vous m'aviez arrachée aux flammes qui dévoraient la maison, tandis que j'agonisais sur mon lit à côté du berceau de mes deux petites filles près desquelles veillait une bonne vieille voisine très dévouée qu'on appelait maman Véronique.

" Puisque vous êtes entré dans ma chambre pour me soustraire à l'incendie, vous avez dû y voir cette brave femme, penchée sur le berceau où reposaient mes jumelles . . .

" En me souvenant de cela j'ai pensé que vous aviez peut-être sauvé les enfants comme vous aviez sauvé la mère, que vous pourriez me dire si maman Véronique les avait gardées avec elle et enfin ce qu'elles étaient devenues . . . Voilà pourquoi je viens à vous, monsieur l'abbé, confiante et le cœur rempli d'espoir.

Après les paroles si pleines de sens qu'il venait d'entendre, l'abbé d'Areynes ne pouvait conserver le moindre doute au sujet de la complète guérison de Jeanne Rivat. Mais que devait-il lui répondre relativement à ses filles qu'il avait vues emportées par Servais Duplat ?

L'abbé d'Areynes s'était assise auprès de la pauvre désolée et gardait paternellement une de ses mains dans les siennes.

Il voulut l'interroger.

Le souvenir du serment fait à Paul Rivat sur son lit de mort était plus que jamais présent à son esprit.

Pendant des années, il avait cru qu'il lui serait impossible de tenir ce serment.

Maintenant, l'occasion se présentait, et il éprouvait une joie profonde à la pensée qu'il pourrait enfin accomplir son devoir.

—Mon enfant, dit-il à Jeanne, je bénis Dieu qui a permis à la science de vous rendre la raison . . . Je vous vois forte, après vous avoir vue si faible . . . Je vous vois telle que vous étiez lorsque, dans l'église Saint-Ambroise, je vous unissais à l'époux de votre choix . . . Vous aviez la foi, la volonté, le courage . . . Il faut aujourd'hui que cette foi, ce courage et cette volonté restent inébranlables, quelles que soient les choses que je vous apprenne . . .

—Monsieur l'abbé, répliqua Jeanne, j'ai fait provision de courage et de force. Vous pouvez parler, je vous écouterai sans faiblesse, sans larmes, sans défaillance . . . Dites-moi ce que je dois attendre de la volonté du Ciel . . . Dites-moi ce que vous savez, tout ce que vous savez, fussiez-vous briser mon pauvre cœur . . .

L'abbé d'Areynes reprit :

—Paul Rivat, votre cher mari, que vous aviez cru tué à la bataille de Montretout, n'avait été que blessé . . .

Jeanne tressaillit de tout son corps et attacha sur l'aumônier de la Roquette un regard plein tout à la fois d'étonnement et d'espoir.

—Il vivait ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante ! . . . Il vivait ! Il vit peut-être . . .

—Il est mort dans mes bras . . .

Jeanne baissa la tête, ses yeux se voilèrent et de sa gorge s'échappa un sourd gémissement.

Le prêtre continua :

—Recueilli grièvement blessé sur le champ de bataille, il fut apporté à l'hôpital de Versailles . . . C'est là que je reçus son dernier soupir et que je lui jurai de veiller sur vous et sur l'enfant qui n'aurait plus de père pour le protéger . . .

" Le jour, ou plutôt la nuit où je rentrai à Paris, qu'il m'avait fallu quitter pour éviter aux hommes de la Commune un crime de plus, ma première pensée fut pour vous, et avant même de retourner chez moi je me dirigeai vers votre demeure, que Paul Rivat m'avait indiquée.

J'étais poursuivi par les derniers combattants . . . Les obus éclataient autour de moi et venaient de mettre le feu à la maison que vous habitiez.

" J'entrai dans votre chambre, dont un projectile venait d'éventrer le plafond . . . Un cadavre de femme gisait, sanglant, sur le plancher. C'était celui de la pauvre voisine qui vous avait assistée et qui veillait auprès d'un berceau . . .

—Maman Véronique est morte ! balbutia douloureusement Jeanne dont les larmes redoublèrent.

—Vous étiez étendue dans votre lit, inanimée, le front saignant poursuivit l'abbé d'Areynes. Un éclat de l'obus qui venait de tuer votre pauvre voisine vous avait atteinte . . .

" Je m'approchais de vous, lorsque des pas rapides retentirent dans l'escalier que je venais de gravir, puis dans le couloir sur lequel s'ouvrait la porte de votre logement . . .

" Craignant d'être poursuivi par des fédérés, ne voulant pas perdre le fruit des efforts que j'avais faits pour arriver jusqu'à vous, je me réfugiai dans le cabinet vitré attenant à votre chambre afin d'y attendre en sûreté le moment où je pourrais vous venir en aide . . .

L'abbé d'Areynes s'interrompit.

—Alors ? demanda Jeanne qui ne respirait plus, alors ?

L'ancien vicaire de Saint-Ambroise ne répondit pas tout de suite. Une question à Jeanne s'imposait.

—Connaissez-vous, lui demanda-t-il, un homme habitant votre maison et qui commandait une compagnie des soldats de la Commune ?

—Le nom de cette homme ? balbutia Jeanne d'une voix à peine distincte.

—Servais Duplat.

Jeanne devint livide se leva d'un bond.

—Servais Duplat !! répéta-t-elle, l'ancien fourrier de Paul au 57^{ème} bataillon de la garde nationale pendant la guerre ! . . . Ce monstre qui insultait les honnêtes gens, qui les terrorisait ! . . . Le misérable qui ne croyait point en Dieu et qui s'en vantait !! Servais Duplat, l'ennemi de mon mari !! Ah ! pourquoi me parlez-vous de cet homme, de cet être infâme, perdu de vices, de ce lâche doublé d'un voleur ! . . . Pourquoi me parlez-vous de lui ? Pourquoi me demandez-vous si je le connaissais ? . . .

XXIV

—Je vais vous l'apprendre, répondit l'aumônier de la Roquette, mais d'abord calmez-vous, je vous en supplie....

—Me calmer ! s'écria la pauvre femme affolée, est-ce que c'est possible quand vous me demandez si j'ai connu Servais Duplat !

—Il le faut, cependant !

Jeanne fit sur elle-même un violent effort.

Ses traits contractés se détendirent.

—Vous le voyez, dit-elle après un moment de silence, je suis calme et prête à tout entendre.... Continuez donc, monsieur l'abbé ! continuez, au nom du ciel !

Raoul d'Areynes reprit :

—Servais Duplat habitait votre maison....

—Ah ! fit Jeanne avec un cri de surprise.

—L'ignoriez-vous donc ?

—Je l'ignorais....

—Caché dans le cabinet et, à travers le vitrage, les yeux rivés sur la porte de votre chambre, je vis cette porte s'ouvrir et Servais Duplat entrer, bravant les flammes qui commençaient à lécher les cloisons.... il se pencha vers le berceau, le saisit, le souleva, et s'enfuit en l'emportant....

Jeanne, au comble de la terreur, joignit ses mains frémissantes.

—Lui ! bégaya-t-elle. C'est lui qui a volé mes enfants, mes petites filles !! C'est lui que vous avez vu commettre ce rapt infâme ? C'est bien lui que vous avez vu ?

—C'est bien lui !

—Vous en êtes sûr ?

—Oui.

—Vous le connaissiez donc, ce misérable ?

—Je le connaissais et j'avais dû, un jour, lui arracher des mains l'arme qu'il dirigeait contre moi.

—Mais, reprit Jeanne dont la raison semblait près de s'égarer de nouveau, qu'a-t-il fait de mes filles ?... En les enlevant, à coup sûr il avait un but.... quel but ? Où les a-t-il portées ? En quelles mains les a-t-il remises ? Puisque vous aviez vu commettre le crime, monsieur l'abbé, puisque vous aviez juré à Paul mourant de veiller sur moi et sur l'enfant à naître, vous auriez dû suivre cet homme....

—Il fallait, avant tout, vous sauver, et c'est ce que j'ai essayé de faire....

—Mais, moi sauvée, vous avez dû chercher, vous informer....

—Frappé par une balle et cloué, mourant, sur mon lit, j'étais réduit à l'impuissance, mais Raymond Schloss a cherché....

—Eh bien ?

—Il n'a découvert aucun indice.... aucune piste.... Rien....

—Rien !! oh ! mon Dieu !! Mais lui ? le voleur ? l'infâme Servais Duplat ? qu'est-il devenu ? N'a-t-on pu le retrouver ?

—Servais Duplat est mort.

—Mort !

—Fusillé.

Les sanglots de Jeanne un instant interrompus redoublèrent.

Puis, avec des accents que la douleurs rendait déchirant, elle murmura :

—Alors, elle sont perdues, mes filles, mes pauvres petites filles ! à tout jamais perdues !! Elles sont mortes sans doute.... Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte aussi, moi ? Pourquoi ne suis-je pas restée folle ? Pourquoi ce médecin m'a-t-il rendu la raison, si la raison ne devait me servir qu'à comprendre et qu'à mesurer l'étendue de mes douleurs ? Folle, j'étais heureuse.... Je ne songeais à rien, je ne me rappelais rien, je ne regrettais rien et je n'espérais rien !.... La lumière en rentrant dans mon cerveau troublé m'a rendu l'espérance et voilà que cette espérance s'anéantit et m'écrase !... Tout s'écroule et je succombe sous le fardeau trop lourd ! Mes filles sont perdues... mes filles sont mortes ! Ah ! je me révolte à la fin ! Dieu est trop cruel !.... il est impitoyable !.... il est injuste !....

—Jeanne, mon enfant, ne blasphémez pas ! dit l'aumônier d'une voix grave, presque sévère, non, Dieu n'est point impitoyable ! il est juste dans les douleurs qu'il nous inflige pour éprouver nos âmes, pour les grandir et pour les fortifier !.... Dieu vous frappe !! Au lieu de vous révolter contre sa main appesantie sur vous, bénissez-là, cette main !.... implorez-le, demandez-lui pitié, et je crois fermement qu'après vous avoir accordé la guérison, il vous rendra le calme et vous donnera le bonheur qui vous semble en ce moment à tout jamais perdu !....

—Je souffre tant que je n'ai plus la force de prier....

—Priez quand même et la force reviendra !....

—Que vais-je devenir, seule et désespérée ?....

—Comptez sur moi ! je ne vous abandonnerai pas !.... Raymond Schloss, en présence des obstacles insurmontables qu'il rencontrait, avait dû interrompre ses recherches. Nous les reprendrons et, cette fois, malgré les dix-sept ans coulés, peut-être arriverons-nous

à ce but qui se dérobaient autrefois.... Ne désespérez pas.... ne vous laissez point envahir par le chagrin, et dites-vous que vous avez et que vous aurez toujours en moi non seulement un protecteur, mais un ami.... un ami dévoué....

Jeanne, émue jusqu'au fond de l'âme, porta respectueusement à ses lèvres la main de l'ancien vicaire de Saint-Ambroise.

Le prêtre continua :

—Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

—Depuis quelques heures seulement.

—Avez-vous un peu d'argent ?

—Le produit d'une collecte faite en ma faveur à l'asile des aliénées au moment de mon départ.

—Que pensez-vous faire ?

—Trouver un travail qui me permette de vivre et de chercher mes chères enfants....

—Ce soin me regarde.... J'aurai plus que vous les moyens d'opérer utilement les recherches.... A quel travail êtes-vous propre ?

—A la couture.... Chez ma mère j'étais bonne ouvrière et, mariée, c'est à cela que je m'occupais en dehors des soins de mon ménage....

—Vous avez forcément perdu l'habitude de ce travail depuis dix-sept ans....

—C'est vrai.... répondit la pauvre femme en baissant la tête. Mes doigts ne peuvent plus avoir leur souplesse d'autrefois....

—Et d'ailleurs on gagne si peu de chose dans la couture, ajouta l'aumônier. Voulez-vous que je vous guide, que je vous trouve une occupation qui, si modeste qu'elle soit, vous fournira le moyen de subvenir à vos besoins les plus pressants ?

—Ah ! monsieur l'abbé, répondit Jeanne avec un regard où se lisait une reconnaissance sans bornes, en qui pourrais-je mettre ma confiance si ce n'est en vous ?

—Voici donc ce que je vais vous proposer, ma chère enfant : Je sais qu'à l'église Saint-Sulpice, où je vais prêcher quelquefois et dont le curé est mon ami, on pourrait vous autoriser, sur ma demande, à vendre à l'une des portes du sanctuaire des objets de piété tels que livres de messe, catéchismes, pieuses images, médailles et chapelets bénits.... L'écoulement en serait facile, la clientèle étant assurée, et vos bénéficiaires, quoique modestes, seraient plus rémunérateurs que ceux d'un travail exécuté péniblement chez vous et vous laissant en proie, dans la solitude, à vos douloureuses réflexions.... Saint-Sulpice est fréquenté par les grandes familles du faubourg Saint-Germain dont la charité est inépuisable, et aux profits résultant de la vente des objets pieux offerts aux fidèles entrant à l'église ou en sortant, s'ajouteraient de petits dons qui ne manqueraient point de vous être faits....

Jeanne ne put retenir un mouvement d'orgueil froissé.

—Mais, monsieur l'abbé, dit-elle vivement, accepter ces dons, ce serait mendier !

—Non, mon enfant, puisque vous ne solliciteriez rien. Il ne saurait y avoir rien de blessant pour vous dans ces touchantes manifestations de la charité.... Vous êtes pauvre, quoi de plus naturel, quoi de plus légitime, que de plus riches que vous viennent à votre aide ? Il importe peu que cette aide se manifeste sous la forme d'un don, et l'aumône ainsi donnée n'a quoi que ce soit d'humiliant pour celui qui la reçoit. Que votre dignité froissée se rassure. Je la sauvegarderai toujours de mon mieux.... D'ailleurs, ce que je vous propose ne sera pas votre seule ressource.... Je vous recommanderai à une maison qui fabrique spécialement des vêtements et des ornements d'église, des chasubles, des aubes, des surplis. Elle vous confiera des travaux faciles et, si peu que vous puissiez faire, cela sera encore un appoint très appréciable pour vous rendre la vie facile.... Acceptez-vous ?

—J'accepte, monsieur l'abbé, murmura la pauvre femme, et je ne saurai jamais assez vous témoigner ma gratitude.... Elle est sans bornes, comme votre bonté....

—Ne parlez pas de gratitude.... J'ai promis à celui qui n'est plus.... Je ne fais qu'accomplir un devoir en tenant ma parole.... Je vais m'occuper immédiatement de vous.... D'ici à fort peu de temps vous serez mise en possession de la place dont je vous parle et vous aurez en outre du travail.... En attendant, Raymond va chercher à proximité de Saint-Sulpice un petit logement qu'il fera meubler selon vos indications.... Il vous conduira ensuite dans une maison spéciale où vous choisirez les objets nécessaires pour garnir la petite boutique portative que vous installerez tous les jours dans un recoin du grand portique de l'église.... Il va de soi que je me charge de ces frais d'achat, ainsi que de ceux du mobilier, et que le loyer sera à ma charge jusqu'au jour où pour le payer vous n'aurez plus besoin d'aide....

Des larmes de reconnaissance aveuglaient la pauvre Jeanne, touchée jusqu'au fond du cœur par cette charité si large et si simple.

—Oh ! que vous êtes bon, monsieur l'abbé, balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte, que vous êtes bon !....

CHOSSES ET AUTRES

—Lorsque vous vous brûlez ou vous vous échaudez, appliquez du blanc d'œuf immédiatement, et vous serez soulagé.

—Le crocodile peut rester un an sans nourrir; mais lorsqu'il s'éveille après ce long jeûne, il est prudent de l'éviter.

—Il paraît que Gustave Jovanovitch, le plus riche éleveur d'animaux en Russie, a 35,000 chiens bergers pour garder ses moutons, au nombre de 1,500,000.

—La récolte du blé dans le monde entier, s'il faut en croire les statistiques recueillies aux Etats-Unis, sera de 100,000,000 de boisseaux de moins que celle de l'année dernière.

—Les brouillards qui de temps à autre enveloppent la ville de Londres rendent malades chaque fois 25,000 personnes, et causent la mort de 2,500.

—On vient de pendre une femme à la Nouvelle-Zélande. La Nouvelle Zélande est un pays où les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes, et elles partagent les mêmes responsabilités.

—En 1881, les moulins à papiers des Etats-Unis manufacturaient 1,390,050 lbs par jour; aujourd'hui ils manufacturent 14,102,580 lbs.

—Aux Etats Unis, certains jockeys reçoivent un traitement annuel de \$15,000. On se demande si les professeurs, les avocats et les hommes de lettres n'ont pas perdu dans le choix de leur profession!

—La compagnie de vaudeville de Cazman joue au Royal, cette semaine. C'est la première fois que cette troupe vient à Montréal. Citons entr'autres artistes qui en font partie: Mlle Flossie, danseuse excentrique; les Wiltons, acrobates comiques; les quatre danseuses de Tivoli, et George Kaine le célèbre comédien allemand. Le célèbre chanteur Chas. T. Ellis distribuera des jouets à chaque représentation. C'est une innovation qui ne manquera pas d'attirer les jeunes. La représentation, d'ailleurs, est de la plus stricte morale et tout le monde peut y assister.

—La Nouvelle Revue du 1er novembre publie un numéro tout à fait exceptionnel. Au sommaire: P.-J. Proudhon, Napoléon 1er; Jean Richepin, Un amour de l'Arétin; capitaine Gilbert (G.-G.), Campagne de Crimée; marquis de Castellane, Le dernier essai de restauration monarchique; V. de St-Genis, Le budget de 1896; Léon Daudet, Le voyage de Shakespeare; Christian Scherfer, Charles XII, roi de Suède; A. Rogueant, Un agitateur; Henri Montecorboli, L'alliance logique de la France et de l'Italie. Quant à la revue de Quinzaine, elle est toujours plus complète et plus variée.

JEUX ET RECREATIONS

ENIGME

Je suis dénué de raison,
Je ne sens pas quand on me presse;
La chair est mon palais, ou plutôt ma prison;
Je suis toujours au bout, et je pousse sans [cesse]:

Aux guenx je suis fort nécessaire;
Ils me laissent croître fort haut, [faud,
A toute heure il me font le sanglant écha-
Où de leur ennemi la mort est exemplaire.

Un fer des deux côtés égal
Souvent me découpe et m'outrage;
Mais qui me fait trop court en se causant du [mal,
Ressent de la douleur de mon propre dou- [mage.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS
LE NO 602

Logogriphe.—Tours, ours.
Enigme.—L'écho.

ONT DEVINE :

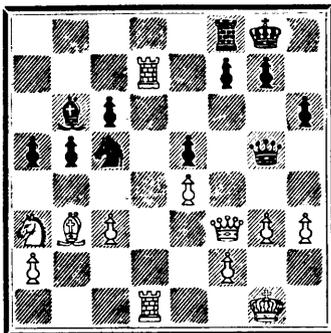
Mlle Marie Aymong, Joseph Drolet, Montréal; Mme J. W. Aubin, St-Barthelemi; Un chercheur, Laprairie; Mlle Léona Dus-sault, Mlle Dulcina B. Pagé, Les Ecureuils; Mlle Claudia Laflamme, Lévis; F. R., Mlle Léontine Lefebvre, Mlle Philomène Reid, Mme Napoléon Lefebvre, Mme A. E. Jacques, St-Télesphore de Soulanges; C. Lock-well, Mlle Amanda Gingras, Québec; J. M. Tremblay, Saint-Henri de Montréal; Omer et Joseph, La Baie du Febvre.

LES ECHECS

FIN DE PARTIE No 13

La jolie fin de partie ci-dessous a été jouée la semaine dernière, au Cercle Saint-Denis, dans le tournoi pour le championnat, entre MM. J. Pelletier et Ant. Germain.

J. PELLETIER—NOIRS



A. GERMAIN—BLANCS

Les Blancs, qui avaient à jouer, ont enlevé la partie d'une telle manière, que plus d'un champion serait fier de l'avoir à son crédit. Voici la continuation :

Blancs	Noirs
1 P 4 T	1 D 3 C
2 T 6 D	2 D pr PR (a)
3 F pr P échec	3 R 1 T
4 T pr P échec	4 P pr T
5 D 6 F échec	5 R 2 T
6 F 6 C échec	6 R 1 C
7 D 7 C mat	
2	(a) 2 D 2 T
3 D pr P échec	3 T pr D
4 T 8 D échec	4 F pr T
5 T pr F mat	

Quelque soit le jeu des Noirs, la partie est infailliblement perdue pour eux. Cette jolie combinaison fait honneur à l'auteur.

SOLUTION DU PROBLEME No 185

Blancs	Noirs
1 T 2 F D	1 R 6 D
2 C F, échec et mat.	1 R 4 D
2 F 3 F, échec et mat.	1 R 5 F
2 T 4 F, échec et mat.	

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, di-sipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANÈS, Paris

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 60

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le 2e jour de décembre 1895. Les livres de transfert seront fermés du 15 au 30 novembre prochain, inclusivement. Par ordre du bureau de direction.

A. DE MARTIGNY,
Dir.-gérant.

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir :

ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

PURGATIFS * DÉPURATIFS
ANTISEPTIQUES



Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle
CONTRE LES
ENGORGEMENTS D'INTESTINS
(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)
Très contrefaits et imités sous d'autres noms.
Exiger l'Étiquette CI-JOINTE EN 4 COULEURS
No'ice dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.



V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTREAL

La Banque Ville-Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de TROIS POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre finissant le 30 novembre prochain, et sera payable au bureau principal de la Banque le et après

Lundi, le 2 Décembre Prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 16 au 30 Novembre, ces deux jours inclusive-ment.

Par ordre du bureau de Direction.
W. WEIR, Président.
Montréal, 22 Octobre 1895.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

POUDRE

— POUR —
LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTREAL

J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal.

Extraction de dents sans douleur, par l'éthérocité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 16 novembre 1895

52,463

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie**

DEPARTEMENT

DES

MANTEAUX

Le plus grand choix de Man-
teaux de toutes sortes à
des prix modérés

Manteaux pour enfants,
Manteaux pour jeunes filles,
Manteaux pour dames.

Manteaux pour enfants, une grande va-
riété de couleurs et de styles, en étoffe de
fantaisie avec garnitures en pelletterie.

Manteaux pour jeunes filles.
Gilets reefer en étoffe de fantaisie.
Gilets reefer en tweed.
Gilets reefer en drap, Covent, nuancé.
Dans toutes les grandeurs.

Ulsters en tweed,
Ulsters en étoffes,
Ulsters en drap de fantaisie,
Manteaux pour dames.

Gilets en drap castor,
Gilets en tweed,
Gilets en étoffes,
Gilets en drap, Covent, nuancé,

Avec garnitures en fourrures et doublés de
soie dans tous les nouveaux styles, manches
nouvelles, avec 3, 4 et 5 coutures.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3333

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et fanfare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL

**Un LEZARD
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu
aux États-Unis, je fus atteint d'une maladie
qui me faisait mourir. Avec des douleurs
atroces dans l'estomac, je me sentais très fai-
ble et étais affligé de beaucoup de vents.
Après avoir consulté les principaux médecins
de Troy, N.-Y., et après avoir pris des cen-
taines de remèdes, on me déclara que j'avais
un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y
avait de mieux à faire était de retourner dans
mon pays. Je revins donc à Montréal où on
me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le
célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame.
Après m'avoir examiné, ce Monsieur me dé-
clara que je n'avais pas plus de lézard dans
l'estomac que sur la main et que tout mon
mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de
ses remèdes composés de racinages, et en
moins de trois mois ils me guérirent radica-
lement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT,
Polisseur,

156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT
HERBORISTE
2242, Rue Notre-Dame, Montréal

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE
CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout
ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE
BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES
de **MONTRÉAL** (limitée).



33409

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la
musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent
TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront
distribués tous les mercredis

1 PRIX DE \$1,000.00
1 " " 400.00
1 " " 150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de
3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, ex-
médecin surintendant de l'Institut Murphy.
Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc.
Traitement radical des habitudes d'intempé-
rance, morphimanie, etc., par la méthode du
Gold Cure.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et don-
ne à la peau un déli-
cieux parfum

Elle guérit en une nuit les
Boutons Gercures Engelures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 R. E ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chlo-
roforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la
chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou
sur monture en or, aluminium, vulcanite ou
celluloïde. Obturation en or, argent, platine,
porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spé-
cialité : Réparations d'instruments
en cuivre et bois. Argentu-
res, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD

MONTRÉAL

Lapins & Laverne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS

PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE
7283

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

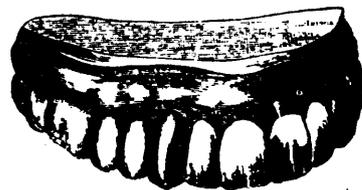
Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprendront le Dessin des Patrons, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue

16, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : Madame Juliette ADAM

10 ans	1 an	1 an	1 an
50	20	14	11
50	20	14	11
50	20	14	11

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

PRIX
- - - - -
l'abonnement (étranger)

Out d'abonnement sans frais, dans les bureaux de la
Revue, les agences de vente, les librairies et chez de la
Revue, partout où se trouvent des agents de vente.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues
parisiennes

ABONNEMENT, \$6.00 PAR AN - 6 MOIS, \$3.03

La Revue Hebdomadaire publie la première,
après l'apparition en volume, les romans des
principaux écrivains de ce temps notamment,
Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY,
126 W. 25th street, New-York, ou à la succur-
sale, 1008, Notre-Dame, Montréal. G. Hurel,
gérant.

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A free book of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts.

MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.